BS1665
.4.L34

6.6.07.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Division BS1665

Section .L34

ÉTUDE

SUR

LE LIVRE DE ZAKARIE

THÈSE

PUBLIQUEMENT SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ de THÉOLOGIE PROTESTANTE de MONTAUBAN

En Juillet 1891

PAR

SAMUEL LASSERRE

BACHELIER ÈS LETTRES

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

MONTAUBAN

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE J. GRANIÉ

14, Avenue Gambetta, 14

1891

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE FRANCE

Académie de Toulouse

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

Professeurs

MM.

Monod, ✲, ✪ I., Doyen,	*Dogmatique.*
Bruston, ✪ I.	*Hébreu et critique de l'A. T.*
Wabnitz, ✪ I.	*Exégèse et critique du N. T.*
Doumergue, ✪,	*Histoire ecclésiastique.*
Leenhardt, ✪, prof. adjoint,	*Sciences physiq. et naturelles.*
N***,	*Morale et Éloquence sacrée.*
N***,	*Philosophie.*

H. Bois, chargé d'un cours de *Philosophie.*
Montet, chargé d'un cours de *Grec et de Latin.*
Pédézert, ✲, ✪ I., professeur honoraire.

Examinateurs

MM. BRUSTON, ✪ I., *Président de la soutenance.*
WABNITZ, ✪ I.,
MONTET,
MONOD, ✲, ✪ I.

La Faculté ne prétend approuver ni désapprouver les opinions particulières du Candidat.

INTRODUCTION

De tous les écrits qui composent le recueil des Petits Prophètes, aucun n'offre un plus grand intérêt que le livre de Zakarie. Son étendue, la beauté littéraire et la valeur religieuse de plusieurs de ses chapitres, les citations qu'en ont faites les évangélistes et le Seigneur lui-même, les prophéties messianiques qu'il renferme, — prophéties que Jésus a sanctionnées en deux circonstances solennelles (1), — tout cela lui assigne une place d'honneur. Mais il y a plus : ce livre soulève l'un des problèmes de critique les plus discutés : tandis que tous les savants admettent, au moins en principe, la pluralité des sources du Penta-

(1) La purification du Temple est évidemment une action symbolique, comme l'entrée solennelle, et il nous paraît naturel de la rattacher à la prédiction qui termine le livre de Zakarie. (Cf. Mal. III, 1-3). Lors de la première Pâque comme le jour des Rameaux, Jésus a voulu affirmer que les temps messianiques prédits par ce prophète (IX, 9 et XIV, 21) étaient accomplis. (Pour le sens de כנענ, cf. Job XL, 25; Prov. XXXI, 24; Is. XXIII, 8). — *N.-B.* Nous suivons, dans nos citations, la notation des versions françaises.

teuque, et reconnaissent l'existence d'un second Isaïe, ils sont encore partagés sur la question de l'unité de Zakarie.

En effet, si Zakarie, suivant l'expression d'un vieux commentaire anglais, « brille au milieu des petits prophètes comme la lune au milieu des étoiles », il suffit de regarder un moment ce satellite des grandes planètes prophétiques pour y découvrir des crevasses, crevasses si profondes qu'elles mettent son unité en question, et que beaucoup de critiques y voient plusieurs étoiles d'âge très différent.

Les huit premiers chapitres forment, de l'aveu de tous, un morceau parfaitement distinct : c'est tout d'abord le récit de huit visions, précédées et suivies d'un discours de Jehovah; vient ensuite une révélation de l'Éternel donnée dans une circonstance spéciale; — le tout en prose, sauf sept ou huit strophes faisant suite à la troisième vision. Le discours préliminaire, la première vision, la révélation finale, sont précédés de titres détaillés faisant connaître l'auteur et la date de ces prophéties. Le contenu confirme les données de ces titres : il est question de la restauration de Jérusalem et du culte; des promesses sont faites à la nation rétablie, des instructions lui sont données; les noms plusieurs fois répétés de Zorobabel et du grand-prêtre Jehosua (mentionné dans Haggée) ne laissent aucun doute; l'inspiration plus faible que celle de Hézéqiel, et la subtilité de quelques images suffiraient d'ailleurs à indiquer les derniers temps du prophétisme; l'auteur est incontestablement Zakarie fils d'Iddo, prêtre (Neh. xii, 16) et collègue de Haggée dans le ministère prophétique (Esd. v, 1; vi, 14).

Ces huit chapitres sont suivis de deux appendices d'égale longueur, qui forment avec eux un contraste parfait : ils sont presque entièrement en vers, ils ne renferment aucune vision; la subtilité froide de Hézéqiel a fait place à un lyrisme élevé, souvent obscur, qui rappelle Michée ou le premier Isaïe. Ces deux fragments se distinguent assez nettement l'un de l'autre; l'inspiration très puissante dans le premier (IX-XI), s'affaiblit un peu dans le second (XII-XIV), et le parallélisme y est moins accentué.

Les chapitres IX-XI contiennent des promesses de délivrance, le tableau d'une époque de paix et de prospérité, et des menaces contre divers peuples. Ils se terminent par un cri de détresse et par le récit en prose d'une action symbolique assez obscure, mais renfermant une allusion évidente au schisme.

Dans les chapitres XII-XIV, le prophète annonce un jour terrible auquel Jérusalem et ses ennemis seront châtiés, après quoi un reste de Juda et un reste des nations se convertiront à Jehovah, en sorte que le monde entier sera un sanctuaire.

Rien dans ces appendices, ni leur forme, ni les idées qui y sont exprimées, ni les allusions historiques qu'ils semblent renfermer, ne se rapporte à l'époque de la Restauration; les critiques qui les attribuent au Zakarie contemporain de Haggée sont obligés d'en convenir (1) et d'avoir recours aux interprétations les plus forcées. Est-il raisonnable de

(1) « Zacharie est *dans la première partie de son livre* l'homme de son temps, comme tout vrai prophète. » (BIBLE ANNOTÉE. *Les prophètes*, t. III, p. 293).

faire plier l'exégèse devant l'autorité des savants juifs? N'avons-nous pas le droit de dater suivant leur contenu deux fragments qu'une rubrique commune rattache seule aux prophéties du fils d'Iddo? — Et dans ce cas, à quelle opinion s'arrêter? les deux appendices sont-ils du même auteur? appartiennent-ils à la période classique, ou faut-il les placer à l'époque makkabéenne?

Tel est le problème critique que soulève le livre de Zakarie, et que nous devons, dès l'abord, essayer de résoudre. Nous n'avons pas eu la prétention d'émettre notre avis dans un débat qui divise encore la critique moderne; nous avons voulu étudier en détail, pour notre seul profit, cette question délicate, parce que le cours d'un de nos maîtres nous en a montré l'importance et l'intérêt.

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DE LA CRITIQUE

Jusqu'au XVII[e] siècle, on n'a élevé aucun doute sur l'unité d'un livre dont les différentes parties offrent si peu de ressemblances et si peu de cohésion; et, chose plus étrange encore, c'est la critique la plus orthodoxe qui a ouvert la brèche. L'Évangile de Matthieu (XXVII, 9-10), citant un texte tiré du premier appendice (XI, 12-13), l'attribue à Jérémie. Les Pères avaient remarqué cette inexactitude et avaient imaginé à cet effet les solutions les plus diverses, parfois les plus étranges (1). Un théologien

(1) D'après *Eusèbe*, Matthieu citerait, non pas Zakarie XI, mais un passage de Jérémie intentionnellement supprimé par les Juifs. *Augustin* pense que l'évangéliste a dit « Jérémie » pour « Zakarie », non par erreur, mais par une inspiration divine, afin de nous montrer que le Saint-Esprit seul a parlé par les prophètes, — en sorte que les paroles de chacun d'eux appartiennent également aux autres!! (W. SMITH, *A dictionnary of the Bible,* London 1863, t. III, p. 1831). — De nos jours encore, d'aucuns s'évertuent à renchérir sur ces bizarreries : l'auteur du commentaire sur Zakarie dans l'édition anglaise de Lange, suppose que Jérémie (le premier des prophètes dans l'ordre du Talmud)

anglais, Joseph Mede, peu satisfait de leurs explications, et ne pouvant se résoudre à imputer à un évangéliste une erreur de mémoire, préféra mettre la faute sur le compte des auteurs du canon, et attribuer à Jérémie les six derniers chapitres de Zakarie. Il n'eut pas de peine à établir sa thèse, surtout dans sa partie négative; il montra que ces chapitres ne sont explicables qu'avant la captivité, et que leur contenu général est en contradiction avec le ministère de consolation et d'encouragement rempli par les prophètes du Retour (1). Hammond (1681), J. Bridge (1690), l'évêque Rich. Kidder (1700), Whiston (1722), adoptèrent les vues de Mede. L'archevêque Newcome fit faire à la question un progrès considérable. Un examen plus attentif des allusions historiques contenues

donnait son nom à tout le recueil! (Lange, *A Commentary on the Holy Scripture*, translated by Ph. Schaff : *The Book of Zechariah* by Talbot W. Chambers, p. 13.)

Pressel infère de ce passage de Matthieu que la tradition n'était peut-être pas encore parfaitement fixée sur ce point. (*Commentar zu den Schriften der Propheten Haggai, Sacharja und Meleachi*, Gotha, 1870, p. 38.) Cela nous semble peu admissible. Ce n'est pas non plus une faute de copiste : les quelques variantes que l'on pourrait invoquer sont évidemment des corrections; la manière très imparfaite dont le texte est cité fait plutôt penser à une erreur de mémoire, à une confusion entre Zakarie XI et Jérémie XIX.

(1) D'après plusieurs critiques, entre autres MM. Bruston (*Histoire critique de la littérature prophétique des Hébreux depuis les origines jusqu'à la mort d'Isaïe*, p. 116) et Pressel (*op. cit.*, p. 38), — Mede n'aurait attribué à Jérémie que les chapitres IX-XI; son hypothèse aurait été étendue par ses successeurs aux chapitres XII-XIV. Ces critiques se fondent sur les *Fragmenta Sacra* de Mede (1653). Mais il résulte de son *épître* LXI que Mede lui-même voyait dans le chapitre XII la prédiction de la prise de Jérusalem par Naboukoudouroussour (Mede *Works*, London 1664, *ap. Smith, vol. cit.*, p. 1825-1826).

dans les chapitres discutés, lui montra qu'ils étaient antérieurs à Jérémie lui-même; que les chapitres IX-XI, mentionnant l'Assyrie et le royaume du Nord, appartenaient au VIII[e] siècle, tandis que l'allusion à la mort de Josia ne permettait pas de placer les chapitres XII-XIV avant la fin du VII[e] siècle ou le début du VI[e]. On avait donc affaire à deux appendices distincts (1). Au XIX[e] siècle, il faut citer les noms de Pye Smith et de Davidson (1856). Ce dernier attribue les chapitres IX-XIV au Zakarie d'Ésaïe VIII, 2.

L'opinion traditionnelle a été défendue en anglais par Blayney, qui répondit à Newcome en 1797, par Henderson (1830), Wordsworth et Pusey.

En Allemagne, Dœderlein soutint encore l'opinion de Mede; mais, dès 1784, dans un ouvrage anonyme, Flügge entra dans la voie ouverte par Newcome : il alla même jusqu'à attribuer les six chapitres en question à neuf auteurs différents. Depuis lors, trois courants principaux se sont dessinés :

a) L'authenticité, défendue dès 1724 par Carpzov, a été maintenue par Beckhaus, Jahn, Köster, Hengstenberg, Umbreit, Hävernick, Keil, Stähelin, V. Hofmann, Neumann, Kliefoth, Köhler, de Wette (2), Reinke, Baumgarten, Lange, etc.

b) Eichhorn, Corrodi, Paulus, Gramberg Vatke, ont vu dans les chapitres IX-XIV un écrit du IV[e] siècle, voire même du II[e].

(1) Newcome *Minor Prophets,* London 1785, *ap. Smith, vol. cit.,* p. 1826).

(2) Dans les trois premières éditions de son *Einleitung,* de Wette avait combattu l'unité du livre de Zakarie.

c) Enfin, les critiques qui considèrent ces chapitres comme antérieurs à l'exil, se subdivisent eux-mêmes en trois groupes :

Von Ortenberg soutient comme Flügge que l'on a affaire à un grand nombre d'appendices.

Rosenmüller, Herzfeld, Pressel, n'en admettent qu'un seul, écrit d'après Rosenmüller sous le règne d'Ozzia. Pressel le croit un peu postérieur, et l'attribue, comme Davidson, au Zakarie d'Ésaïe VIII, 2.

Mais la plupart des critiques de cette troisième catégorie s'accordent à reconnaître deux appendices remontant, l'un au VIII[e] siècle, l'autre au VII[e] ou au premières années du VI[e]. A ce groupe appartiennent Berthold, Gesenius, Knobel, Maurer, Ewald (1), Bleek, Meier (1), Bunsen, Hitzig (2) et Nöldeke. Il faut y joindre le professeur hollandais Kuenen.

En français, l'intégrité du livre de Zakarie a été défendue en 1841 par Burger et en 1885 par la Bible Annotée. MM. Reuss, Ch. Bruston et F. Montet admettent deux appendices distincts, et sans être d'accord sur leur date précise, ils les placent au VIII[e] et au VII[e] siècle. M. Renan est du même avis, sauf en ceci que l'unité d'auteur du premier appendice ne lui paraît pas admissible (3).

(1) Ewald et Meier, (comme aussi Von Ortenberg) rattachent XIII, 7-9 au premier appendice.

(2) Avant 1830, Hitzig se rattachait à l'opinion de Rosenmüller.

(3) En fermant la liste, bien courte hélas! des critiques de langue française, nous nous demandons s'il faut y joindre le nom de M. Ernest Havet... M. Havet est un défenseur de l'unité de Zakarie, et l'explication qu'il donne des derniers chapitres ressemble en plus d'un endroit à l'interprétation traditionnelle; — à ceci près, que, laissant bien loin

La thèse d'Eichhorn et celle de Von Ortenberg étant aujourd'hui abandonnées, nous aurons à choisir entre trois systèmes d'interprétation, consistant à donner au livre un, deux, ou trois auteurs. Cela revient à nous poser deux questions :

Les chapitres IX-XIV du livre de Zakarie sont-ils l'œuvre du fils d'Iddo ?

S'ils ne peuvent lui être attribués, proviennent-ils de deux prophètes antérieurs, ou d'un seul ?

La seconde question étant subordonnée à la première, il serait logique de résoudre celle-ci avant d'aborder celle-là ; cependant, pour ne pas passer deux fois en revue les mêmes arguments, nous allons les traiter simultanément.

en arrière Eichhorn et Paulus, il place la composition du livre entier au temps d'Hérode ! Nous ne ferons pas à cette théorie l'honneur d'une discussion ; peut-être aurons-nous çà et là l'occasion de lui emprunter quelque solution plaisante.

CHAPITRE II

DE L'UNITÉ DU LIVRE DE ZAKARIE

Les arguments donnés pour et contre l'authenticité des six derniers chapitres de Zakarie peuvent être rangés sous quatre chefs. Les divers partis invoquent plus ou moins :

1° La forme et le style des appendices ;
2° Les idées qui y sont exprimées ;
3° Les allusions historiques qu'ils renferment ;
4° Diverses considérations externes.

1° La forme et le style.

Nous avons constaté plus haut entre les huits premiers chapitres du livre et les six derniers, un contraste assez apparent pour frapper le lecteur le plus superficiel. Les défenseurs de l'unité ne songent pas à nier cette différence, mais ils affirment qu'elle est explicable et naturelle.

Tout d'abord, le nom de l'auteur, la date précise de la révélation, qui sont répétés trois fois dans la première partie (I, 1 et 7, VII, 1), ne se trouvent pas dans les appendices. Ceux-ci débutent par ces mots : « Oracle, parole de Jehovah sur le pays de Hadrak .. » (IX, 1) et : « Oracle, parole de Jehovah sur Israël. » (XII, 1). Il convient de reconnaître que cette différence est peu significative; si les petits écrits prophétiques n'offrent pas d'exemple d'une semblable incohérence, les titres sont semés au hasard dans les livres d'Isaïe, de Jérémie et de Hézéqiel, et ce sont les fragments poétiques qui en sont le plus souvent dépourvus. D'ailleurs, les titres ont sans doute été plus d'une fois ajoutés, modifiés ou supprimés par des rédacteurs ou des compilateurs. — Mais si nous ne trouvons là qu'une faible présomption contre l'unité du livre, l'identité de titre n'est-elle pas un argument en faveur de l'unité des deux appendices? Kuenen fait très justement remarquer que le titre du chapitre IX fait partie intégrante du premier verset; au chapitre XII il n'en est pas de même, et comme un titre semblable se retrouve au début du livre de Malachie, il est permis de mettre en doute l'authenticité du premier vers du second appendice (1).

Plus considérable est le contraste littéraire en lui-même. A partir du chapitre IX, la prose fait place au vers, le genre apocalyptique est remplacé par le genre prophétique proprement dit. Au lieu de visions compliquées, longuement étudiées, nous sommes en pré-

(1) KUENEN, *Histoire critique des livres de l'Ancien Testament*, trad. Pierson, t. II, p. 489.

sence de discours enflammés, obscurs en raison même de leur puissante inspiration. — A la vérité, le livre d'Amos contient, au milieu de huit chapitres de discours, le récit de quelques visions; la prose et les vers alternent dans Osée, Isaïe, et Hézéqiel; mais aucun de ces prophètes ne nous offre l'exemple d'une séparation aussi marquée entre les deux formes; les visions d'Amos n'interrompent pas le parallélisme, tandis que chez Zakarie la vision est devenue un genre littéraire, comme chez Hézéqiel; et quant à ce dernier, rien n'est plus difficile que de distinguer dans son livre ce qui est de la poésie de ce qui n'en est pas. Assurément, un changement de sujet suffit à faire passer un auteur de la prose la plus froide au lyrisme le plus élevé; malheureusement, dans l'hypothèse de l'authenticité, ce prétendu changement de sujet est très arbitrairement établi : le prophète, dit-on, est l'homme de son temps jusqu'au chapitre VIII; à la fin de son livre il est l'homme de l'avenir. Accordons ce second point. Est-ce que les visions du *cordeau*, du *rouleau*, de l'*épha*, pour ne parler que des plus claires, ne concernent pas l'avenir? un avenir indéterminé, plus éloigné, en tout cas, et plus mystérieux que la disparition des idoles et des faux prophètes prédite au chapitre XIII, 2-6? Les défenseurs de l'unité se rendant compte de l'insuffisance de cette explication admettent un long intervalle entre la composition des deux parties du livre : les chapitres I-VIII seraient une œuvre de jeunesse (1), et les appendices dateraient

(1) D'après la Bible Annotée (*vol. cit.*, p. 225-226) et Smith (*Vol. cit.*, p. 1821) Zakarie était un jeune homme en 520; mais les arguments

de la fin de la vie du prophète. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, ce contraste incontesté, difficilement explicable, crée une présomption contre l'unité du livre. — Quant aux deux appendices, ils appartiennent évidemment au même genre littéraire; toutefois le parallélisme est si peu accentué dans le deuxième que M. Reuss n'a pas cru devoir en tenir compte dans sa traduction (1). La différence entre les deux est donc assez notable pour que l'unité d'auteur ne s'impose pas.

A la dissemblance de forme que nous venons de signaler, on objecte trois choses :

On prétend d'abord que le livre entier serait écrit dans un hébreu récent; on rencontrerait dans les appendices divers néologismes; l'état construit y serait employé d'une façon irrégulière; l'orthographe pleine de דויד serait assez rare avant l'exil, etc. Kuenen s'attache à réfuter ces objections (2). Quant à Pressel, il n'accepte pas la discussion sur ce terrain. On ne saurait, d'après lui, reconnaître dans Zakarie des expressions antérieures ou postérieures à l'exil. Autant vaudrait se vanter d' « entendre pousser le gazon » (3).

On oppose ensuite de fréquentes ressemblances

présentés n'ont aucune valeur. Le mot נער (II, 4) ne désigne évidemment pas le prophète! Les données font absolument défaut pour contredire la tradition rabbinique, d'après laquelle Zakarie était déjà vieux en 536.

(1) La traduction de Segond, où le parallélisme est conservé, nous paraît cependant préférable sur ce point.

(2) *Vol. cit.*, p. 484-485.

(3) *Op. cit.*, p. 41.

d'expressions entre les deux parties du livre. Köster, Keil, Stähelin en ont relevé un nombre considérable. Plusieurs sont vraiment puériles (par exemple v, 4 = xiii, 3, où le tout serait défini par l'énumération des parties! ou bien iii, 9 et iv, 10 = ix, 1 et 8!) (1). — Quelques-unes sont assez frappantes : les mots מעבר וּמשׁב, qui se lisent au chapitre vii, 14, et au chapitre ix, 8, sont une expression caractéristique (on les retrouve cependant dans Hézéqiel xxxv, 7, et à un autre mode, dans Exode xxxii, 27). Il y a un rapport plus évident entre le chapitre ii, verset 10 : « Pousse des cris d'allégresse et réjouis-toi, fille de Sion, car voici, je viens et j'habiterai au milieu de toi, dit Jehovah ! » et le chapitre ix, verset 9 : « Sois transportée d'allégresse fille de Sion, pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ; voici, ton roi vient à toi... » Mais nous verrons plus loin que le fils d'Iddo a beaucoup imité les prophètes antérieurs, et il est permis de se demander si ces deux analogies, la seconde surtout, ne proviennent pas de simples réminiscences. Les ressemblances les plus marquées peuvent très bien se concilier avec l'hypothèse de l'antériorité des appendices. Il y a, du reste, un bon nombre de termes ou de formules qui sont caractéristiques de la première ou de la seconde partie : les expressions « ainsi parle l'Éternel des Armées » (2) et « la parole de l'Éternel des Armées me fut adressée » (3), qui reviennent à chaque ligne dans les chapitres i-viii, sont absentes des appendices.

(1) Kuenen, *vol. cit.*, p. 483-484.
(2) i, 3, 4, 14, 16, 17; iii, 7, 9...; viii, 20, 23.
(3) i, 7; iv, 8; vi, 9; vii, 1, 4, 8; viii, 18.

Les analogies d'expressions qu'on a relevées sont donc très peu probantes; elles peuvent s'expliquer par une imitation, et elles sont contrebalancées par de notables différences. — D'autre part, un seul terme caractéristique est commun aux deux appendices : c'est le mot אלף (IX, 7 et XII, 5, 6); et, en revanche, le premier appendice emploie le mot מצור dans le sens de *citadelle*, tandis que le second lui donne le sens de *siège*; et le mot אדרת, qui signifie *magnificence* au chapitre XI, verset 3, signifie *manteau* au chapitre XIII, verset 4. De plus, la formule « en ce jour-là », répétée plus de quinze fois dans le second appendice (1), ne se retrouve pas plus dans le premier que dans les chapitres I-VIII.

Enfin, les partisans de l'unité prétendent découvrir dans les appendices diverses citations des prophètes du VII[e] et du VI[e] siècle. On peut établir, en effet, des rapprochements nombreux et frappants entre les chapitres en question et les livres de Jérémie, de Hézéqiel, et du second Isaïe. Par exemple, la grandeur de Tyr et ses richesses sont décrites au chapitre IX, verset 3, dans des termes qui rappellent ceux de Hézéqiel XXVIII, 4; — l'énumération des villes de Gaza, d'Askalon, d'Asdod, d'Ékron, se rencontre dans Sophonie II, 4, comme dans Zakarie IX, 5-6; — l'expression גאון הירדן (XI, 3) se retrouve trois fois dans Jérémie (XII, 5, XLIX, 19; L, 44); — les versets 16-19 du chapitre XIV ressemblent fort à Isaïe LX, 12; LXVI, 23; etc. (2). Est-il admissible que tous ces prophètes

(1) XII, 3, 4, 6, 8, 9, 11; XIII, 1, 2, 4; XIV, 4, 6, 8, 9, 13, 20, 21.

(2) V. pour ces rapprochements Kuenen, *vol. cit.*, p. 473, 481; Smith, *vol. cit.*, p. 1829.

aient été faire des emprunts à deux petits fragments? n'est-il pas plus naturel de penser que l'auteur de ces quelques chapitres a pris son bien un peu partout, surtout si cet auteur est le même que celui des chapitres I-VIII, qui sont un tissu de citations et de réminiscences? C'est là, sans contredit, l'argument le plus puissant qui ait été donné en faveur de l'unité du livre de Zakarie; c'est en présence de ces faits que De Wette n'a pas cru pouvoir maintenir l'antériorité des appendices. Cette objection ne nous paraît cependant pas irréfutable. Nous croyons avec Bleek (1) et Kuenen (2) qu'on a beaucoup exagéré le nombre de ces rapprochements, que les parallèles incontestables sont assez rares en dehors de Jérémie et du second Isaïe, et que, dans plusieurs cas, la forme la plus originale appartient aux appendices. Du reste, nous ne nous engagerons pas sur le terrain assez mouvant de cette discussion, qui réclame une compétence toute spéciale; nous nous bornerons à deux remarques :

Zakarie I-VIII emprunte à Amos, Michée, Isaïe, Sophonie, Habaquq et Jérémie (3). On ne peut, croyons-nous, établir aucun parallèle sérieux entre ces chapitres et le second Isaïe; et cela parce que, en 520, les prophéties très récentes du second Isaïe n'avaient pas eu le temps de se répandre beaucoup; il serait vraiment étrange qu'elles eussent été aussi familières au fils d'Iddo que les recueils des prophètes anciens. Or, parmi les allusions invoquées par Kös-

(1) *Ap. Smith, vol. cit.*, p. 1829.
(2) *Vol. cit.*, p. 473, 481.
(3) V. pour ces rapprochements Kuenen, *vol. cit.*, p. 464.

ter, Keil et Stähelin, un tiers environ, et ce ne sont pas les moins réelles, concernent le second Isaïe; n'en faut-il pas conclure que l'imitation doit être imputée à celui-ci? — à moins de soutenir que, les appendices datant de la vieillesse du prophète, il a pu dans l'intervalle faire du second Isaïe son livre de chevet. L'hypothèse serait bien risquée.

Mais il y a plus : les appendices ne présentent en général que des ressemblances assez lointaines avec les textes dont on les rapproche. Au contraire, plusieurs des citations du fils d'Iddo sont à peu près textuelles; par exemple II, 13 = Habaquq II, 20; VIII, 13 = Sophonie III, 16. Il sait par cœur les anciens prophètes, et il suppose chez ses lecteurs une connaissance analogue, ce qui donne à tel de ses emprunts un caractère très particulier : Michée avait dit : « Ils habiteront chacun sous *sa* vigne et sous *son* figuier » (IV, 4). Zakarie écrit : « En ce jour-là, oracle de l'Éternel des Armées, vous vous inviterez les uns les autres sous *la* vigne et sous *le* figuier » (III, 10). Dans Isaïe IV, 2 (entendu à la manière du Targum), et dans Jérémie XXIII, 5 et XXXIII, 15 (cf. Isaïe XI, 1), le Messie est présenté comme un germe de David, comme un rejeton que Dieu fera pousser sur le tronc dépouillé d'Isaïe. Dans Zakarie (III, 8 et VI, 12) צמח est devenu le nom propre du Messie. C'est la « science des Écritures » (1) qui commence. Or, encore une fois, rien de tel dans les appendices.

Tels sont les arguments puisés par les divers partis dans la forme et dans le style du livre. Le contraste

(1) Kuenen, *vol. cit.*, p. 464.

littéraire crée une assez forte présomption contre l'unité; il en est de même de l'étude comparée des expressions caractéristiques. L'examen de la langue et celui des analogies entre Zakarie et les prophètes de l'exil, ne conduisent à aucun résultat précis. Les appendices sont *probablement* distincts des chapitres I-VIII, et *peut-être* distincts l'un de l'autre. En somme, sur ce terrain là, on peut arriver à ébranler plus ou moins l'opinion traditionnelle; on ne parviendra jamais à fixer la date des diverses parties du livre.

Aussi cette base de discussion a-t-elle les préférences des partisans de l'authenticité, qui ne peuvent que bénéficier de l'incertitude des conclusions. Voilà pourquoi nous avons dû accorder une partie de notre temps à une catégorie d'arguments que les critiques du parti opposé délaissent de plus en plus. Abordons maintenant une question mieux délimitée et plus importante.

2° Les idées.

Les arguments tirés des idées exprimées dans les différentes parties du livre sont en si grand nombre, que force nous est de faire un choix, et de nous en tenir aux points principaux.

Nous laissons de côté la discussion qu'on a soulevée à propos de *l'ange de l'Éternel*, « si rarement mentionné dans les écrits postérieurs au Pentateuque », dit la Bible Annotée (1). Nous avouons ne pas com-

(1) *Vol. cit.*, p. 292.

prendre : ce terme se trouve vingt fois au moins dans l'Ancien Testament, et dans des écrits de dates très diverses, depuis les Psaumes XXXIV et XXXV jusqu'à Malachie (1); et nous ne voyons pas ce qu'on peut conclure de XII, 8 : « La maison de David sera comme l'ange de l'Éternel devant les habitants de Jérusalem », — sinon ceci, que cette notion est identique à celle du Psaume XXXV, où « l'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent » (v. 8), tandis que dans Zakarie I, 11 et III, 1, il s'agit plutôt d'un intercesseur et d'un révélateur. Cette nuance serait une présomption en faveur de l'antériorité des chapitres IX-XIV (2).

Plus importante est la question du Temple et du sacerdoce. Le premier appendice n'en dit pas un mot (3); il a tout à fait le caractère laïque des anciennes prophéties. L'auteur des chapitres I-VIII, au contraire, était prêtre sous le souverain sacrificateur Jehojakim, comme Iddo l'avait été sous Jehosua, et dans ses prophéties, le sacerdoce est mis sur la même ligne que le prophétisme : les deux « fils de l'huile », les deux flambeaux, organes essentiels de la théocratie nouvelle, « qui se tiennent devant le Seigneur de toute la terre », sont en effet, comme nous le verrons, la personnification des deux charges prophétique et sacerdotale, qui doivent être un jour réunies en la personne

(1) Comme il s'agit ici de la notion plutôt que du mot, on peut dire que *l'ange de l'Éternel* se retrouve jusque dans Daniel (III, 28, VI, 22).

(2) A vrai dire, l'argument ne porte en aucun cas, puisque la thèse combattue par la Bible Annotée consiste précisément à faire remonter les appendices vers l'époque du Pentateuque.

(3) IX, 15 est une comparaison sans importance.

du « serviteur Germe ». Sans faire au culte et au sacerdoce une place aussi considérable, le second appendice semble admettre que le Temple et les fêtes ne passeront jamais. L'idée de la conversion des peuples à Jehovah, de leur affluence à Jérusalem devenue la métropole religieuse du monde, — idée familière au second Isaïe (1), revêt à la fin du chapitre XIV une forme un peu cléricale. Le dernier détail, auquel nous avons rattaché la purification du Temple, a bien quelque importance : d'une part, il fait songer à une époque d'abus, de déclin, plutôt que de restauration; d'autre part, il nous montre que si l'auteur est un lévite, ce que l'on pourrait inférer de cette fin du chapitre XIV, ce n'est pas un personnage haut placé : il se borne, semble-t-il, à déplorer un abus contre lequel il est impuissant. Le fils d'Iddo paraît au contraire avoir occupé une place assez considérable. — Ainsi, pour autant que l'on peut arguer *a silentio,* le premier appendice serait une ancienne prophétie; le second serait plus récent.

A cet argument, les conservateurs opposent une prétendue unité de point de vue messianique. « Sur le fond de ces intuitions générales, dit la Bible Annotée, apparaît de moment en moment avec un relief incomparable la personne du Messie. Dans la première partie : 1° sous la forme du serviteur *Germe* que figure Jehosua à la tête du sacerdoce israélite; 2° sous celle du *Sacrificateur-Roi* dont Jehosua couronné devient le type. Dans la troisième partie :

(1) V. notamment les chapitres LX et LXVI. [Cf. le ch. II (= Mich. IV) et le ch. XIX, 23-25.]

1° sous la forme du *Roi pacifique* entrant dans sa capitale monté sur un ânon; 2° sous celle du *Berger* échouant dans sa dernière tentative de sauver le peuple; 3° enfin sous celle de Jehovah lui-même frappé de l'épée et « transpercé par son peuple » (1). Passons sur cette énumération et sur les réserves que nous aurions à faire. Que ressort-il de cette énumération? n'avons-nous pas là juxtaposées les conceptions les plus diverses du Messie : tantôt prêtre et sacrificateur-roi, tantôt triomphateur pacifique, tantôt rejeté et transpercé? — Il n'y a pas contradiction, dira-t-on, entre ces divers aspects : Jésus-Christ a été tout cela à la fois. — Fort bien; mais qu'est-ce à dire, sinon qu'il n'y a d'autre unité à cet égard dans le livre de Zakarie, que celle qui règne à travers tout le prophétisme. Une seule et même attente inspire tous les prophètes, mais chacun d'eux, par cela même qu'il était un homme de son temps, a donné à cette attente une forme particulière : Joël, Amos, Osée se représentent l'époque messianique comme un temps de prospérité matérielle; chez Isaïe et Michée, la perspective d'un roi ou d'une dynastie juste et pacifique se dessine plus nettement; le Messie du second Isaïe a une mission spirituelle : ce sera la lumière des nations; il se chargera des péchés de ses frères; il en portera la peine, et il sera méconnu des hommes. Comment admettre que l'un des prophètes, que l'auteur de ces visions assez uniformes d'inspiration ait réuni des points de vue si divers? Dira-t-on qu'il les a puisées chez ses devanciers? mais, dans ce cas, il aurait au

(1) *Vol. cit.*, p. 294.

moins tenté de les concilier, au lieu de les semer par lambeaux dans son œuvre.

Le même argument a été présenté sous une forme plus insoutenable encore : les espérances messianiques développées dans les appendices leur assigneraient une date récente (1). Nous écartons d'abord, comme contestable et contestée, l'interprétation messianique de l'épisode du *berger* au chapitre XI, comme aussi du passage XII, 10. Il reste la belle prophétie du chapitre IX verset 9, qui est une des plus fortes présomptions en faveur de l'antiquité du premier appendice : si ce passage était de Zakarie, fils d'Iddo, il faudrait admettre que sur ce point l'auteur s'est inspiré de Michée (ch. IV et V), et surtout de ce fragment qu'Isaïe reproduit au chapitre II, et qui est vraisemblablement antérieur à ces deux prophètes. Si l'on remarque que ce verset 9 du chapitre IX ne ressemble guère à un pastiche, on conviendra que l'argument se retourne contre les défenseurs de l'unité du livre (2).

Enfin, le but poursuivi par les appendices est en contradiction absolue avec l'idée maîtresse des premiers chapitres : la mission du fils d'Iddo, comme celle de Haggée, est de fortifier le peuple, de l'encourager à poursuivre avec ardeur la reconstruction de Jérusalem et du Temple. Dans ce but, l'auteur des chapitres I-VIII dévoile à ses contemporains un avenir

(1) V. Kuenen *vol. cit.*, p. 485.

(2) D'après le rev. Chambers, « le doux et pacifique cavalier monté sur un ânon (ch. IX, 9) est tout à fait en harmonie avec l'usage répété dans la première partie (III, 8; VI, 12), du terme modeste de צמח » !! (Lange, *vol. cit.*, p. 16).

de paix, de prospérité sans bornes (vision du *cordeau*), de pardon (vision de l'*épha* et du *rouleau*), de sanctification parfaite (vision des *vêtements de fête*). Le discours prononcé à l'occasion des *jeûnes* accentue encore ces radieuses espérances, et fait entrevoir la conversion prochaine de tous les peuples. Le prophète semble bien admettre qu'un certain temps s'écoulera avant l'avènement de ces temps messianiques que Zorobabel et Jehosua vont préparer ; mais il est clair qu'il ne prévoit aucun retour préalable de calamité. Comment attribuer au même auteur la fin du chapitre IX, d'après laquelle Ephraïm et Juda doivent préparer cette ère de paix par de terribles combats, ou le chapitre XI suivant lequel la fraternité doit encore être brisée entre Juda et Israël? Comment lui attribuer surtout, — Mede le remarquait déjà, — les trois derniers chapitres, où Jérusalem est menacée de la ruine. Étrange encouragement pour ceux qui la reconstruisaient! Nous ne nous occupons pas, pour le moment, de l'interprétation qui peut être donnée de ces prophéties ; nous constatons seulement que l'auteur de I-VIII, dont le regard s'étend jusqu'au plus lointain avenir, n'a rien prévu de semblable. Sans doute, les idées d'un prophète peuvent se modifier : la prophétie du chapitre XIV, par exemple, corrige en l'assombrissant celle du chapitre XII. Mais une pareille modification doit avoir une raison d'être ; elle doit être occasionnée et motivée. Or, dans les années qui ont suivi 518, aucun événement ne paraît s'être produit en Juda ou au dehors, qui pût justifier un changement aussi radical dans la prédication du prophète.

L'antériorité des appendices nous apparaît donc maintenant comme à peu près évidente; mais nous ne pouvons encore pas affirmer s'ils appartiennent à un ou deux auteurs. L'examen des allusions historiques nous conduira à un résultat plus précis.

3° Les allusions historiques.

Nous nous étendrons un peu plus longuement sur cette troisième classe de considérations; c'est, en effet, sur ce terrain que le débat se porte de plus en plus. Nous ne recherchons pour le moment que la date approximative des appendices; nous nous bornerons donc à relever les allusions aux grands événements de l'histoire (1), tels que le schisme, l'apparition des Assyriens en Palestine, la chute du royaume du Nord, la prise de Jérusalem, l'exil, ou le retour, réservant pour plus tard les indications secondaires qui pourront confirmer ou préciser ces données générales. Force nous est, ici, de considérer isolément les deux appendices. Nous commençons tout naturellement par les chapitres IX-XI, qui sont d'ailleurs les plus riches en allusions historiques.

(1) Nous suivrons la chronologie de Schrader, adoptée par MASPERO (*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e édition, p. 397-398) et modifiée par M. Bruston (*op. cit.*, p. 101-109). Ce système consiste à raccourcir, d'après les inscriptions assyriennes, plusieurs des chiffres bibliques. — Oppert suppose, au contraire, que les listes assyriennes renferment des lacunes.

Ces chapitres débutent par une énumération des ennemis du peuple de Dieu : le prophète annonce que l'Éternel va châtier les villes de Syrie, de Phénicie, et celles des Philistins (1). Comment expliquer cette prophétie à la fin du VI^e^ siècle? La Palestine et les pays environnants étaient alors de simples satrapies dépendant très directement des rois de Perse, comme le prouvre le livre d'Esdras. Quel grief les Juifs pouvaient-ils nourrir contre ces peuples voisins, qui n'étaient plus guère que des compagnons d'infortune? la menace de Zakarie n'aurait eu aucune raison d'être (2). De plus, elle n'aurait reçu aucun accomplissement; bien que l'histoire de ces provinces reculées du grand empire perse nous soit à peu près inconnue, nous pouvons tenir pour certain qu'aucune grande catastrophe n'est venue fondre sur elles au V^e^ siècle (3). Jérémie est le dernier prophète qui ait

(1) L'auteur ne nomme que quatre villes philistines. La cinquième, Gath, que Jérémie et Sophonie omettent aussi, est mentionnée pour la dernière fois sous Ozzia (Amos VI, 2; II Chron. XXVI, 6); — Michée I, 10 et 14 sont des textes très obscurs.

(2) Le fait rapporté dans Néhémie IV, 7 n'a évidemment pas grande importance. Il est, du reste, postérieur. Néhémie XIII, 23-24 prouve que l'hostilité n'était pas très profonde alors entre les Juifs et leurs voisins.

(3) Stähelin *(ap. Smith, vol. cit.*, p. 1830) pense que cet oracle a été prononcé à l'approche d'une armée perse qui marchait sur l'Égypte en suivant la côte. Mais, 1° l'Égypte ayant été conquise par Cambyse, le premier appendice serait antérieur de plusieurs années aux chapitres I-VIII, qui datent du règne de Darius; — ou bien il faudrait en faire descendre la composition jusque sous Xerxès, qui réprima en 482 seulement le premier soulèvement de l'Égypte; — 2° les excès commis par une armée de passage ne peuvent expliquer une menace aussi solennelle, et notamment le verset 6 « le bâtard *s'établira* dans Asdod. » (ישב). L'hypothèse d'une occupation arabe ne mérite pas la discussion.

prophétisé contre ces divers états (1). Hézéqiel ne prophétise plus que contre Tyr (2); il mentionne à peine les Philistins (3), et ne parle plus de Damas. De plus, il est évident que la mention d'Asdod, dans Jérémie xxv, 20 (4), est postérieure à Zakarie ix, 6. Ne résulte-t-il pas de là que nous devons placer les chapitres ix-xi à une époque antérieure à la campagne de Naboukoudouroussour contre Tyr (574), antérieure à la grande invasion kimmérienne qui porta le dernier coup à l'« orgueil des Philistins » (630 environ), antérieure même à la prise de Damas par Touglat Phalasar, en 732?

Les critiques conservateurs objectent que cet oracle, s'il date du VIII[e] siècle, n'a pas eu un parfait accomplissement, puisqu'il est établi, d'après les annales phéniciennes, d'après les historiens grecs, et d'après Hézéqiel xxix, 18-20, — malgré Jérôme et saint Cyrille, que Naboukoudouroussour n'a pas pris Tyr. Mais, 1° les annales phéniciennes sont forcément suspectes; les textes de Josèphe ne sont pas catégoriques; Hézéqiel xxix, 18-20 pourrait signifier seulement que les Chaldéens ne trouvèrent pas dans Tyr les trésors sur lesquels ils comptaient, ceux-ci ayant été emportés par mer dans les colonies (5); la ques-

(1) Contre Damas voir xlix, 23-27; contre Tyr voir xxv, 22; xxvii, 3, contre les Philistins xxv, 20; xlvii, 1-7; cf. Soph. ii, 4-7.

(2) xxvi-xxviii.

(3) xxv, 15-17.

(4) « Ce qui reste d'Asdod ». En 637, Asdod avait été prise par Psammetik après voir résisté longtemps (vingt-neuf ans, au dire d'Hérodote!) Zakarie ix, 6 est antérieur à cet événement.

(5) M. Ch. Bruston, *Cours sur l'histoire de la littérature prophétique.*

tion ne peut être tranchée; — 2° quoi qu'il en soit, Ithobaal III fut obligé de consentir à un traité, ce qui prouve que l'insuccès des assiégeants ne fut pas complet; la ville continentale fut sûrement détruite; — 3° si nous plaçons les chapitres IX-XI avant 732 (date du siège de Damas), la prophétie qui nous occupe a eu un parfait accomplissement à la fin du VIII[e] siècle, lors de la prise de Tyr par Sennachérib.

Les partisans de l'unité du livre sont obligés de voir dans ce passage la prédiction des conquêtes d'Alexandre le Grand. On sait, en effet, que Parménion occupa Damas, et qu'Alexandre prit Tyr et Gaza (332). Une pareille explication suppose une notion du ministère prophétique sur laquelle nous aurons à revenir; remarquons seulement qu'Alexandre aurait accompli cette prophétie d'une façon beaucoup plus incomplète que ne le firent Naboukoudourous-sour et Sennachérib : si la conquête macédonienne fut un désastre pour la Perse, c'est d'un œil assez indifférent que les tributaires du vaste empire durent voir s'opérer ce changement de maître. Assurément ces riches cités souffrirent de la secousse et perdirent au change : elles avaient prospéré sous la suzeraineté peu tracassière des Perses, notamment sous les règnes de Cyrus et de Darius; le nouveau conquérant leva sur elles des contributions énormes : les trésors de Damas furent pris en entier, et la fondation d'Alexandrie présagea la ruine commerciale de Tyr; mais il est clair que les versets 1-6 de notre chapitre annoncent tout autre chose : ils s'adressent à des villes prospères, indépendantes et enivrées de leur grandeur.

La thèse de l'authenticité se heurte à une difficulté

plus grave encore : à la fin du chapitre x (v. 11), le prophète annonce la ruine prochaine de l'Assyrie et de l'Égypte. Or, à la fin du VI[e] siècle, l'Égypte conquise par Cambyse, n'était plus qu'un des vingt-trois gouvernements de l'empire de Darius, et bien qu'elle eût conservé ses nomarques héréditaires, le joug étranger lui pesait assez pour qu'elle cherchât à le secouer. Dans ces circonstances, comment un prophète pouvait-il dire : « le sceptre de l'Égypte disparaîtra ! » (1). Cette parole ne fait-elle pas songer tout naturellement à l'époque où le peuple juif, placé entre l'Égypte puissante et ambitieuse et les conquérants orientaux, également menacé des deux côtés, était à la merci de ces *allants* et de ces *venants* qui renversaient tout sur leur passage; c'est-à-dire à l'époque où ont été écrits les chapitres VII, XVIII-XX d'Isaïe (cf. Osée VII, 11; XII, 1-2; XIV, 3, etc.).

Non moins significative est la mention de l'Assyrie. Comment le fils d'Iddo pouvait-il annoncer que « l'orgueil de l'Assyrie serait abattu », alors que Ninive n'existait plus depuis cent ans, alors que « l'on ne connaissait plus d'une manière certaine le site de cette capitale » (2), et que les ruines de la puissance chaldéenne avaient déjà recouvert celles de l'empire

(1) L'Égypte, conquise en 525 par les Perses, se souleva sans succès en 486 et en 460 (environ); elle regagna son indépendance de 405 à 373, et la conserva jusqu'en 345; elle retombe alors sous le joug très dur d'Artaxerxès III Okhos. Alexandre fut pour elle un libérateur (332). Elle prospéra sous les Lagides et passa sans grande secousse au pouvoir des Romains. A moins d'aller jusqu'à la conquête arabe (638-640), il est impossible de trouver après 525 l'accomplissement de la menace du prophète.

(2) MASPERO, *op. cit.*, p. 516.

assyrien. La Bible Annotée essaie de résoudre cette difficulté en supposant, d'après Hengstenberg, que « l'Égypte est nommée dans ces passages » (v. 10 et 11) « comme type permanent de la maison de servitude »; que « l'on pouvait fort bien citer encore l'Assyrie comme terre d'exil, puisque la grande majorité du peuple des dix tribus n'était point revenue de la captivité assyrienne »; que « l'ancienne Égypte et l'ancienne Assyrie, en vertu de ce qu'elles ont été dans le passé, servent à désigner la puissance dont Dieu affranchira son peuple » (1). Mais cette explication assez forcée serait tout au plus applicable au verset 10; en outre, on ne comprend pas comment, à ce point de vue, l'Égypte et l'Assyrie peuvent être mises en parallèle. La première partie du verset 11 rappelle évidemment la sortie d'Égypte : les captifs franchiront la mer à pied sec, comme leurs ancêtres. A côté de ce *type permanent* de la délivrance aussi bien que de la servitude, le prophète ne devait-il pas nommer la Chaldée, cette autre *maison de servitude* dont Dieu avait retiré son peuple? Pouvait-il prendre comme symbole de la délivrance future le pays d'où les dix tribus n'étaient pas revenues et ne devaient jamais revenir? Il n'y a qu'une seule interprétation possible : l'auteur prédit la chute de deux puissances qui se partagent l'empire du monde : il écrit donc avant la prise de Ninive.

On allègue en faveur de l'opinion traditionnelle le silence de ces chapitres sur les Ammonites, les Moabites et les Édomites. Mais ces peuples de l'est et du

(1) *Vol. cit.*, p. 269.

sud semblent avoir partagé au VI[e] siècle le sort des Philistins (Neh. IV, 7; XIII, 23); le fils d'Iddo n'avait pas plus de raisons qu'un prophète du VIII[e] siècle pour les laisser de côté. En outre, cette omission, surprenante dans un grand ouvrage prophétique, s'explique fort bien dans un fragment aussi court; comment arguer, d'ailleurs, d'une pareille lacune, quand on attribue à un Juif de la Restauration des prophéties où il n'est pas question de Babylone!

Le premier appendice mentionne enfin un peuple mystérieux, *Javan*, qui doit succomber sous les coups de Juda et d'Éphraïm réunis. Ce terme servant généralement à désigner les Grecs, les critiques conservateurs sont d'accord avec Eichhorn, Paulus, etc., pour appliquer ce passage aux victoires des Makkabées. Bien que les soldats d'Antiochus ne fussent pas précisément des Grecs, admettons que cette identification est légitime, et que ce sens est seul possible. On ne voit pas comment les défenseurs de l'unité du livre peuvent y trouver un argument sérieux : que l'on fasse prédire les succès des Asmonéens par un prophète du VI[e] siècle ou par un prophète du VIII[e], cela revient à peu près au même (1).

Ces chapitres nous ramènent donc à une époque où le peuple de Dieu a pour ennemis — outre Javan, sur qui nous reviendrons, — l'Assyrie, l'Égypte, les Philistins, la Phénicie et la Syrie. Cette situation est

(1) Si *Javan* désigne le royaume des Séleucides, il doit en être de même de *Hadrak* et de *Damas* au verset 1, le chapitre IX ne formant qu'une seule prophétie. Et alors, comment peut-on voir dans les premiers versets du chapitre la prédiction des victoires d'Alexandre? On voit à quel chaos d'impossibilités aboutit l'opinion traditionnelle.

celle du VIII[e] et du VII[e] siècle. Essayons de préciser ce résultat.

Le royaume du Nord est mentionné quatre ou cinq fois dans les chapitres IX et X (1). Son existence est supposée au chapitre XI, dont il est le sujet principal. Il est impossible d'expliquer les allusions des chapitres IX et X par le fait que quelques Israélites du Nord s'étaient joints aux Juifs revenus de Babylone : que signifierait dans ce cas le verset 10 du chapitre IX : « Je détruirai les chars d'Éphraïm et les chevaux de Jérusalem »? Au temps de Darius c'eût été vite fait! Quant à la rupture de la houlette *union* (XI, 14) cela se rapporterait, d'après Calvin (2), « à l'apparition des nombreux partis qui *suivit* (?), en Israël, le rejet de Jésus-Christ, et prépara la ruine du peuple ». Suivant la Bible Annotée (3), le prophète annoncerait la scission que produisit dans le sein du peuple juif la naissance de l'Église chrétienne. Mais n'est-il pas évident que cette action symbolique nous fait assister à l'échec d'une tentative de rapprochement? il s'agit donc d'une scission déjà accomplie.

A cette mention fréquente des dix tribus, on oppose un mot du chapitre X, verset 6 : « Ils seront comme si je ne les avais pas rejetés ». Cette parole présenterait le jugement du royaume du Nord comme accompli. — Mais il n'est pas évident du tout que cette promesse concerne uniquement la « maison de Joseph », et quand il en serait ainsi, les infidélités et

(1) IX, 1 (?), 10, 13; XI, 6, 7.
(2) *Ap. Bible Annotée, vol. cit.*, p. 275.
(3) *Vol. cit.*, p. 276.

les désastres d'Éphraïm ne pouvaient-ils pas le faire considérer, à la veille de 722, comme rejeté de Dieu?

On objecte, en outre, que divers passages (IX, 11-12; X, 8, 10-11); supposent l'exil. Mais, à ce compte, il faudrait placer la composition de ces chapitres *pendant* l'exil : comment prédire sous le règne de Darius le retour de captifs, retour qui doit être, du moins pour une partie d'entre eux, la conséquence de victoires remportées sur Javan, comme le prouve le כי du verset 13! Ces versets prouvent seulement qu'un nombre assez considérable d'Israélites étaient alors en captivité dans divers pays, notamment en Égypte et en Assyrie. A la suite de quelles circonstances y avait-il des captifs en Égypte au VIII[e] siècle? nous n'en savons rien, mais le fait, prédit par Osée (VIII, 13; IX, 3 et 6), est attesté par le même prophète (XI, 11), et par Isaïe (XI, 11) (1). Quant aux captifs d'Assyrie, la mention de Galaad) (v. 10) prouve qu'il s'agit de ceux qu'emmena Touglat Phalasar en 735 (II Rois XV, 29).

Les allusions historiques contenues dans le premier appendice nous permettent donc d'affirmer, avec un grand nombre de critiques, qu'il est antérieur à 722, et que le chapitre X, au moins, est postérieur à 735.

Pour les chapitres XII-XIV, quatre dates ont été proposées : le milieu du VIII[e] siècle (Rosenmüller,

(1) Il ne serait pas impossible que les Israélites qui étaient alors en Égypte fussent des fugitifs plutôt que des prisonniers. Osée IX, 6 le ferait supposer.

Pressel), la première moitié du VII[e] (Hitzig, Reuss), la fin du VII[e] (la majorité des non conservateurs), la fin du VI[e] (opinion traditionnelle). Commençons par examiner si la date traditionnelle est fondée, ou plutôt, comme, de l'aveu de tous, l'antériorité du premier appendice entraîne celle du second, voyons si les allusions historiques contenues dans celui-ci confirment ou infirment les conclusions qui précèdent.

Le chapitre XII annonce que les nations s'assembleront contre Jérusalem ; d'après le chapitre XIV, la ville sera prise, et les deux tiers des habitants seront exterminés.

De quel siège de Jérusalem peut-il être question ? Les critiques conservateurs ne sont pas précisément d'accord sur ces chapitres. Après une discussion où interviennent les croisades et la Révolution française, le rev. Chambers conclut que les versets 1-9 du chapitre XII exposent « non seulement la victoire de l'Israël chrétien sur les dix premières persécutions, mais aussi l'issue de ses conflits, renouvelés d'âge en âge, avec la puissance du monde » (1). D'après la Bible Annotée, *Jérusalem* désigne, au contraire, l'Israël incrédule, mais monothéiste *(leur* Dieu, v. 5), élément inassimilable qui constitue dans le monde moderne un problème insoluble ; tandis que tous les peuples le détestent sans pouvoir s'en débarrasser (v. 3), les Chrétiens, désignés par *Juda*, prennent le parti de leurs anciens frères (v. 4-5) et préparent leur commun rétablissement à Jérusalem (2). Stähelin

(1) Lange, *vol. cit.*, p. 92.

(2) Bible Annotée, *vol. cit.*, p. 277-279.

pense que le prophète annonce simplement *un* siège de la ville (1). (Lequel ?) La fin du chapitre XIII nous ramènerait, suivant le rev. Chambers, à la crise que la mort de Jésus-Christ produisit dans la communauté des disciples (2), tandis que la Bible Annotée y voit le siège de Jérusalem par Titus (3). L'accord se rétablit à peu près sur le chapitre XIV. Sauf Henderson et Stähelin, qui l'appliquent au désastre de l'an 70, les partisans de l'unité pensent qu'il s'agit là d'une lutte encore à venir entre l'humanité païenne et l'Israël croyant, lutte suivie d'un second chaos (v. 4-7), d'où sortiront une nature et une humanité nouvelles (4).

Nous n'entreprendrons pas de discuter ces interprétations contradictoires et pas mal nuageuses ; on ne peut les maintenir qu'en perdant de vue la réalité des choses (5). Nous considérons comme évident qu'il faut s'en tenir, à moins d'impossibilité absolue, au sens propre des textes : le prophète annonce au chapitre XII que Jérusalem sera vainement assiégée,

(1) *Ap. Smith, vol. cit.*, p. 1831.

(2) Lange, *vol. cit.*, p. 103-105.

(3) Bible Annotée, *vol. cit.*, p. 282-83.

(4) Bible Annotée, *vol. cit.*, p. 283-286.

(5) Essayons, par exemple, de comprendre exactement le chapitre XII en suivant l'interprétation de la Bible Annotée : pour qui les Juifs ont-ils été une « pierre pesante » ? (v. 3) — pour l'Espagne, pour la France, pour l'Allemagne, actuellement pour la Russie, qui sont des nations chrétiennes. Qui a pris leur cause en main ? — un certain nombre de protestants. D'où il suit que les גוים du verset 3 sont les peuples catholiques, et que Juda (v. 2, 5, 7), désigne les chrétiens évangéliques !

Et si les derniers versets ont un sens eschatologique, que peut bien signifier le détail cinq fois répété « et les femmes à part » ?

et au chapitre XIV, qu'elle sera prise ; il écrit donc avant 588. Il est vrai que Stähelin maintient la date traditionnelle sans verser dans l'allégorie ; il applique ces prophéties au siège de l'an 70 ; mais cette hypothèse, invraisemblable à première vue, est contredite par le verset 1 du chapitre XIII : « En ce jour-là, une source sera ouverte pour la maison de David et les habitants de Jérusalem. » Il ressort de ce texte que la famille de David est encore sur le trône (1). Cela est confirmé, d'ailleurs, par le fragment XIII, 2-6, qui prouve qu'il y avait encore des idoles et de faux prophètes (2). Les critiques conservateurs prétendent, d'après Malachie II, 10-16 ; Esdras IX ; Néhémie XIII, 23-27, que le culte des idoles survécut à l'exil. Mais ces textes parlent uniquement des mariages avec des femmes d'origine païenne, et laissent entendre qu'il s'agit d'infidélités isolées et promptement réprimées ; le verset 2 de notre chapitre XIII : « J'exterminerai du pays les noms des idoles » fait allusion à un mal plus grave et plus enraciné. Plus insoutenable encore est l'opinion du rev. Chambers : il pense que le prophète dépeint l'avenir avec les couleurs du passé et prend l'idolâtrie au sens de Colossiens III, 5 ! (3).

(1) Stähelin (*ap. Smith, vol. cit.*, p. 1831) pense que la mention de la maison de David et de ses diverses branches s'explique par la situation éminente que cette famille conserva après l'exil. Acceptable pour la fin du chapitre XII, cette interprétation est inadmissible pour XIII, 1, où il y a une antithèse très marquée entre la maison royale et la masse du peuple.

(2) L'allusion aux faux prophètes, à elle seule, ne serait pas décisive (v. Neh. VI, 14). Il est tout à fait naturel que le faux prophétisme ait survécu au vrai.

(3) Lange, *vol. cit.*, p. 100.

Le second appendice est donc antérieur à la captivité. Peut-on, comme le fait Pressel, en avancer la composition jusqu'au VIII[e] siècle, et attribuer au même auteur les chapitres IX-XIV ? Nous ne le pensons pas.

En premier lieu, les chapitres XII-XIV gardent un silence absolu sur le royaume du Nord, qui occupe une grande place dans les préoccupations de l'auteur du premier appendice. Tandis que celui-ci n'éprouve aucune crainte à l'égard de Juda, l'auteur des derniers chapitres ne songe qu'à Jérusalem et aux malheurs qui la menacent. Il est de toute évidence que le mot *Israël*, qui se trouve dans le titre, est pris dans son sens général (cf. Mal. I, 1 ; Néh. VII, 73 ; XIII, 1) ; la plaine dont il est question au chapitre XIV, verset 10, comprise entre Guéba au nord et Rimmon au sud, n'est autre que le royaume de Juda (1).

Pressel en convient ; seulement, au lieu d'en conclure avec la plupart des critiques que les dix tribus n'existent plus, il pense que le prophète les laisse de côté. Les versets 1-9 du chapitre XII lui paraissent prédire la tentative malheureuse de Sennachérib ; les versets suivants, jusqu'à XIII, 6, s'appliqueraient à la réforme religieuse de Hézéqia ; la comparaison de la *source* (XIII, 6) serait une allusion à des travaux exécutés par ce roi ; le fragment XIII, 7-XIV, 2, annoncerait le châtiment rigoureux mérité par l'infidélité du peuple sous Manassé, c'est-à-dire les désastres de 608 et de 588 (2). Si spécieuse que

(1) Pressel, *op. cit.*, p. 357.
(2) *Ibid.*, p. 323-324.

soit cette interprétation, elle ne nous semble pas acceptable. Tout d'abord, le fragment XII, 1-9, paraît avoir dans la pensée de son auteur une portée plus générale que celle que Pressel lui attribue ; les versets 2 et 3 sont bien imparfaitement expliqués par le fait que Sennachérib s'avança à la tête d'une armée rassemblée de tous les points de son empire (1) ; les versets 8-9 et ce qui suit jusqu'à XIII, 6, veulent évidemment dépeindre une sécurité et une conversion définitives. Et surtout, si le second fragment (XIII, 7-XIV) faisait suite au premier dans l'intention du prophète, comment celui-ci passerait-il sous silence le fait capital, la clé de l'énigme : l'ingratitude du peuple sous Manassé? Quant à la comparaison de la *source,* le rapprochement établi par Pressel avec la fontaine projetée par Achaz et exécutée par Hézéqia est très ingénieux, mais bien peu probant. Il en est de même de l'interprétation donnée par le même critique du verset 7 de ce chapitre XIII : les mots גבר עמיתי signifieraient *l'homme de ma parenté,* et s'appliqueraient au *pasteur* de Juda (le roi, cf. ch. XI) en tant que descendant de David ; et, comme parmi les derniers rois de Juda Josia seul fut un digne fils de David, le prophète annoncerait la mort de ce prince en 608. Il n'y aurait là rien d'inadmissible; mais il est clair que cette explication est trop hasardée pour servir de base à quoi que ce soit. Le second appendice renferme bien, croyons-nous, une allusion à la bataille de Meguiddo; mais au lieu de la prédire, il la mentionne comme un fait passé (XII, 11).

(1) Pressel, *op. cit*, p. 324.

Cette allusion, admise par les critiques conservateurs (1) comme par ceux qui placent les chapitres XII-XIV à la veille de l'exil, est contestée par Movers, Hitzig et Reuss, aussi bien que par Pressel. Pressel estime qu'il ne peut être ici question de Josia, d'abord parce que ce roi mourut sur la route de Jérusalem, et qu'il fut enseveli et pleuré dans sa capitale ; ensuite parce que, d'après la fin du verset 10, il s'agirait du deuil d'un fils unique, tandis que Josia était un homme de quarante ans. Il établit ensuite que l'armée du roi de Canaan Jabin fut battue par Barak dans la vallée de Meguiddo, et il identifie Hadadrimmon avec Haroscheth Goïm où habitait Sisera; le prophète prendrait pour exemple la douleur de la mère de Sisera (Jug. IV-V) (2). Il est certain que le deuil officiel de Josia, si l'on peut ainsi dire, eut lieu à Jérusalem (II Chr. XXXV, 24-25) ; mais la consternation dut se répandre dans l'armée dès qu'on le vit tomber de son char. Quant au parallélisme avec la fin du verset 10, il ne nous paraît pas nécessaire de l'établir : les deux derniers vers de ce verset expriment l'intensité de l'affliction prédite, le verset 11 en marque le caractère national. Enfin, est-il admissible que le prophète, pour annoncer une douleur nationale, ait été choisir comme terme de comparaison le deuil de la mère de Sisera, qui devait éveiller dans le cœur des Israélites un sentiment de

(1) Reuss fait très justement remarquer que cette allusion est bien difficilement admissible dans l'hypothèse de l'authenticité; le fils d'Iddo aurait probablement pris comme exemple une désolation plus récente et plus amère que celle de 608.

(2) Pressel, *op. cit.*, p. 330-332.

fierté et de joie (cf. les v. 24 et 31 du cantique de Debora)? Pouvait-il mettre ainsi en parallèle le saint et mystérieux personnage du verset 10 avec le chef païen que Jehovah avait livré entre les mains de Barak? — Plus invraisemblable encore est l'explication de Movers et de Hitzig adoptée par Reuss : Hadadrimmon serait le nom d'une divinité syrienne (cf. II Rois v, 18) en l'honneur de laquelle on aurait célébré des fêtes funèbres. Quel rapport pouvait-on établir entre d'abominables grimaces païennes et une douleur profonde, sacrée, comme celle du verset 10? (1).

Est-ce à dire que l'allusion à la mort de Josia soit évidente? non, sans doute. Le mot *Hadadrimmon* est un ἅπαξ, et la notice de Jérôme, qui affirme que c'est le nom d'une localité disparue, peut bien avoir été écrite pour les besoins de la cause. Mais c'est jusqu'à présent la seule explication raisonnable qui ait été donnée de ce texte (2), et nous devons l'adopter jusqu'à ce qu'on en propose une meilleure.

La date proposée par Pressel soulève encore deux objections. M. Renan signale dans le second appendice deux allusions au Deutéronome (3) : l'une (Zak. XIV, 9 = Deut. VI, 4), est sujette à caution; mais il semble bien que Zakarie XIII, 3 suppose la loi contenue dans Deutéronome XVIII, 20; or, même si l'on fait remonter au VIII[e] siècle la rédaction du Deuté-

(1) Reuss, *Les prophètes*, vol. I, p. 355.

(2) Notons en passant le sens donné par les Septante : ὡς κοπετὸς ῥοῶνος ἐν πεδίῳ ἐκκοπτομένου. (Comme la lamentation au sujet d'un bosquet de grenadiers arraché dans la plaine)!

(3) Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, t. III, p. 336.

ronome, cette allusion s'explique beaucoup mieux après la promulgation de ce code sous Josia.

Enfin, l'expression « aux jours d'Ozzia roi de Juda » (XIV, 5) est au moins bizarre sous le règne de Hézéqia. « Cette épithète, qui n'est point motivée ici, comme dans les titres des livres prophétiques..., prouve qu'il s'était déjà écoulé un long temps depuis ce règne » (1).

Pour ces motifs, nous croyons avec Berthold, Ewald, Maurer, Bleek, Knobel, Kuenen, et avec MM. Bruston, Montet et Renan, que ces trois chapitres datent des vingts dernières années du royaume de Juda.

L'examen des allusions historiques nous conduit donc à un résultat précis. Pour le premier appendice, nous sommes arrivés à une certitude absolue. Pour le second, la question est plus difficile : on a affaire à une des pages les plus obscures de la Bible et l'on peut très bien soutenir la thèse de Pressel ou celle de Reuss. Mais pour l'un comme pour l'autre, la date traditionnelle nous paraît absolument inadmissible. Comment se fait-il donc qu'elle soit encore défendue par des théologiens distingués? — Il est facile de voir que, sur le terrain de la *forme*, des *idées*, ou des *al-*

(1) Bible Annotée, *vol. cit.*, p. 285; cf. Knobel, *ap. Smith, vol. cit.*, p. 1828-1829. — M. HAVET trouve dans ce verset un argument en faveur de sa thèse : les livres historiques de la Bible ne parlent pas d'un tremblement de terre sous Ozzia, tandis que Josèphe (Antiq. XIV; XV, 2) dit qu'il y en eut un l'année de la bataille d'Actium; c'est *donc* ce dernier qu'a vu le prophète *(De la modernité des prophètes; ap. Revue des Deux-Mondes,* 15 août 1889).

lusions historiques, les critiques conservateurs font valoir des considérations qui ne sont pas le fondement de leur manière de voir, mais bien des arguments cherchés après coup pour défendre une cause déjà jugée. Il nous reste à voir la véritable base de leur opinion.

4° Les considérations externes.

Les partisans de l'unité du livre de Zakarie défendent cette thèse parce qu'elle est traditionnelle. Il est clair, en effet, que si les chapitres IX-XI étaient placés dans le canon des petits prophètes, à côté de Michée, et si les chapitres XII-XIV se trouvaient après Sophonie, personne ne songerait à les réunir aux visions du fils d'Iddo. Il s'agit uniquement de protéger contre les atteintes de la critique le canon de l'Ancien Testament.

Les uns, le rev. Chambers par exemple, ne craignent pas de le placer sous l'autorité de Jésus-Christ : « Nous savons par Josèphe et d'autres sources quelles étaient les Écritures sur lesquelles notre Sauveur a mis son *imprimatur*. Elles comprenaient le Δωδεκαπρόφητον dans son état actuel » (1). Il est inutile et impossible de discuter sur ce terrain-là. Aussi la plupart des conservateurs essaient-ils plutôt d'établir que les savants juifs n'ont pu se tromper. Hengstenberg et plusieurs critiques anglais pensent

(1) Lange, *vol. cit.*, p. 13.

que le canon des prophètes fut fermé du vivant même de Zakarie. Mais, outre qu'il est bien difficile de faire vivre le fils d'Iddo jusqu'au temps de Malachie, n'est-il pas vraisemblable que ce travail fut fait seulement quand il fut avéré que Jehovah ne suscitait plus de prophètes. Du reste, d'après les sources les moins suspectes à cet égard, d'après II Makkabées, Josèphe et les rabbins, le canon ne serait pas antérieur à Néhémie, c'est-à-dire à la fin du V^e^ siècle.

Faut-il du moins admettre que la fixation du canon a été l'œuvre d'hommes compétents? — Si l'on juge du sens critique des hommes de la Grande Synagogue d'après celui des rabbins postérieurs, il est difficile de l'accorder; l'éxégèse allégorique, en grand honneur chez les Juifs, pouvait conduire à toutes les méprises. Du reste, la confusion entre les deux Isaïe, — confusion généralement reconnue, — et la place donnée à Jona parmi les prophètes ne dénotent pas chez les savants de ce temps un discernement bien sûr.

Demandera-t-on comment ils ont pu être amenés à joindre aux chapitres I-VIII deux appendices qui leur ressemblent si peu? — Il est facile de s'en rendre compte. Le nom de Zakarie était extrêmement répandu : on le rencontre vingt fois au moins dans la Bible; au VIII^e^ siècle en particulier, deux personnages portent ce nom, qui peuvent fort bien avoir prophétisé : l'un était conseiller d'Ozzia (II Chr. XXVI, 5); l'autre est le *témoin sûr* d'Isaïe VIII, 2; ce dernier était fils de Iebérékia. Or, l'auteur des chapitres I-VIII est appelé, dans les titres du chapitre I (v. 1 et 7) Zakarie fils de Bérékia fils d'Iddo », tandis

qu'Esdras (v, 1 et vi, 14) l'appelle « Zakarie fils d'Iddo ». Les partisans de l'unité disent avec raison que le mot בר peut être entendu dans le sens de *petit-fils*; et ils supposent que Bérékia mourut jeune et passa inaperçu dans la famille : on s'expliquerait ainsi qu'Esdras le passe sous silence, et que Néhémie, qui nomme Iddo et Zakarie parmi les prêtres, ne mentionne pas non plus Bérékia. Knobel a proposé une hypothèse beaucoup plus simple, qui est adoptée par Kuenen, Pressel et d'autres : le Zakarie du VI[e] siècle serait réellement fils d'Iddo; les chapitres ix-xi seraient l'œuvre de Zakarie fils de Bérékia, et les copistes juifs, induits en erreur par cette similitude de nom, auraient fondu les deux livres et les deux titres. Cela est d'autant plus admissible que, dans les deux textes d'Esdras cités plus haut, où Zakarie est désigné comme le fils d'Iddo, Haggée est appelé simplement « le prophète ». Cette particularité s'explique fort bien si l'on connaissait alors un autre prophète du nom de Zakarie.

Quant au second appendice, il est probable qu'il fut joint de bonne heure au premier à cause de quelques ressemblances apparentes; peut-être parce que la fin du chapitre xiii rappelle un peu le chapitre xi.

Enfin, il est probable qu'il y a eu chez ces scribes juifs une tendance à grouper autour des noms les plus connus les fragments anonymes ou incertains. M. Reuss va peut-être un peu loin dans son travail de dislocation, mais il y a eu sûrement en Israël plus de quatorze prophètes écrivant leurs visions (1).

(1) Si l'on se souvient que Daniel était rangé parmi les כתובים,

Du reste, la révision de l'ordre canonique laisse la Bible intacte, et les prophéties qui forment le livre de Zakarie ne perdent rien de leur valeur ni de leur beauté pour être divisées en trois recueils. C'est ce que nous voudrions essayer de montrer par une analyse des trois fragments que nous avons distingués.

et si l'on considère que Jona aurait dû être mis à la même place, le nombre de nos livres prophétiques se trouve réduit à quatorze.

CHAPITRE III

ANALYSE DU LIVRE DE ZAKARIE

1° Le premier Zakarie.

Le plus ancien des trois fragments se compose de quatre prophéties. La première forme le chapitre IX; elle n'offre, dans l'ensemble, aucune difficulté.

Jehovah n'est pas seulement le dieu particulier d'Israël, son regard embrasse l'humanité entière (1). Sa parole pèse comme une menace (2) sur les villes de Syrie (3) et de Phénicie; cette parole aura son ac-

(1) Tel est le sens que l'on peut tirer du texte. Reuss le trouve satisfaisant; Pressel aussi, et il cite à l'appui Jérémie XXXII, 20. D'autres critiques proposent des changements de texte : Flügge remplaçait עין par עון, Paulus changeait אדם en אדום, J.-D. Michaelis lisait très ingénieusement עין ארם (Damas serait *l'œil* de la Syrie, ce qu'il y avait de plus beau dans ce pays), M. Bruston lit ארם עדן, et il renvoie à Hézéq. XXVII, 23, et à II Rois XIX, 12. M. Renan lit עם ארם, etc. Quoi qu'il en soit, le sens de la phrase ne change pas.

(2) Pour le sens de מושא, v. Pressel, *op. cit.*, p. 262-263.

(3) Le mot חדרך, qui est un ἅπαξ, a donné lieu à d'interminables discussions. On y a vu : une contrée à l'orient du Jourdain (Targum); la côte de Tyr à Gaza (Flügge); une partie de la Syrie appelée Hata-

complissement sans que rien puisse lui résister : Tyr elle-même, malgré ses richesses, sa politique habile, sa citadelle inexpugnable, sera détruite de fond en comble; les Philistins orgueilleux seront humiliés; le châtiment les amènera à renoncer à leur culte abo-

rika dans les inscriptions assyriennes (Bible Annotée); la Coelesyrie (Maurer); une satrapie perse (Ebrard); un fleuve près de l'Euphrate, appelé Δάραδαξ dans l'Anabase (Stähelin); von Ortenberg, Olshausen et M. Renan lisent חורן, le Hauran; Calvin, Rosenmüller et Pressel, d'après un texte du Talmud et quelques passages des Pères, en font une ville à l'est de Damas; d'après Alphen, Movers, Hitzig et Reuss, ce serait le nom d'une divinité syrienne. Gesenius, Bleek, Vaihinger, Fürst, MM. Bruston et Montet pensent que c'est le nom d'un prince qui régna à Damas entre Hazaël et Retsin; Justin (XXXVI, 2) parle en effet d'un certain Adores qui aurait été roi de Syrie au VIII[e] siècle. M. Bruston *(cours sur l'histoire de la littérature prophétique)*, s'appuie en outre : 1° sur le contexte : On rapporte généralement à דבר le suffixe de מנחתו, et on traduit : « Damas est *le lieu où s'arrête* cette parole ». Mais dans Is. XI, 10 ce terme a le sens de « capitale ». Le suffixe doit donc se rapporter à *Hadrak;* il faut par conséquent que ce soit un nom de roi ou de dieu. (Cf. Nomb. XXI, 29, Jér. XLVIII, 7, 46 où Moab est appelé « le pays de Camos »). Mais *Hadrak* ne serait jamais que le nom d'un dieu de second ordre : mieux vaut y voir un nom de roi. — 2° sur une inscription malheureusement mutilée de Touglat-pal-asar *(ap.* Layard, pl. 73, l. 11). Elle est ainsi conçue : « ... ha-a-da-ra bit ab-shu sha Ra-tsun-ni... » (Hâdara, la maison de son père, de Retsin, = du père de Retsin). « Or, la mention de la maison du père de Retsin, dans ce passage, est bien peu vraisemblable. Si le conquérant assyrien a parlé du père de Retsin, ce qui n'est pas douteux, il a dû dire son nom. Le signe qui veut dire *maison* ressemblant beaucoup à celui qui se prononce *ga* », M. Bruston pense que « le texte portait en réalité : « Hadaraga, ab-shu sha Ratsunni », c'est-à-dire « Hadrak, père de Retsin. » -- Pour l'adoucissement du כ en ג, cf. Gargamish = Karkemish, etc. »

D'autres enfin y voient un nom symbolique formé de deux racines : Raschi, Kimchi, Jérôme, un certain nombre de rabbins et de Pères et Hofmann traduisent *Tranchant-et-Doux* (= la Terre Sainte, le peuple d'Israël ou le Messie !) Albert le Grand, Luther, Umbreit traduisent

minable, ils se convertiront à Jehovah et seront incorporés à Israël (v. 1-7). Le peuple sera alors en sécurité, protégé par le Seigneur lui-même; un prince juste et débonnaire (1) remettra en honneur l'antique simplicité; il règnera, non seulement sur les deux fractions du peuple, mais sur la terre entière (2). Sous son gouvernement, la guerre cessera, et ses douloureuses conséquences disparaîtront : les captifs pourront regagner leur pays (v. 8-11).

La mention des captifs amène le prophète à une digression, ou plutôt à un retour sur les événements déjà exposés : au début, il avait présenté la défaite des peuples du nord et de l'ouest comme l'œuvre directe de Jehovah; il montre, dans les versets 12-17, l'instrument dont Dieu se servira pour exécuter ce jugement :

Juda et Éphraïm seront entre les mains de Dieu comme l'arc et les flèches; ils remporteront sur les *enfants de Javan* une sanglante victoire qui ouvrira

Puissant-et-Voluptueux (= le royaume de Syrie). Hengstenberg, Köster, Kliefoth et le rev. Chambers traduisent *Tranchant-et-Mou* (= l'empire perse, dont le prophète ne parlerait qu'à mots couverts, par prudence!) etc. (V. pour plus de détails Pressel, *Op. cit.*, p. 263-269, et F. Montet, *Étude critique sur la date assignable aux six derniers chapitres de Zacharie*, 1882, p. 15-17). En somme, que ce soit le nom d'un district, d'une ville ou d'un prince, il est évident qu'il s'agit de la Syrie.

(1) Le mot נוֹשַׁע ne signifie pas précisément *victorieux;* c'est un participe passif, qui exprime plutôt l'idée d'une délivrance reçue. Les combats dont parlent les versets 13-15 doivent donc être antérieurs à ce règne idéal.

(2) « D'une mer à l'autre » = de la Méditerranée au golfe Persique; « du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre » = de l'Euphrate à l'extrême occident (?)

pour eux l'ère de gloire et de prospérité décrite dans les versets 8-11.

Si la marche de ce morceau est facile à saisir, plus d'un détail est obscur. Quel est, par exemple, ce peuple auquel le prophète donne sans explication ni préparation le nom de « enfants de Javan »? Ce terme de *Javan* se retrouve huit ou dix fois dans l'Ancien Testament, et il désigne partout les Grecs (1). Or, au VIII^e^ siècle, — pas plus du reste qu'au VI^e^, — les Juifs n'étaient en rapports directs avec la Grèce. La plupart des critiques modernes, depuis Ewald, Bleek, Hitzig, jusqu'à M. Renan, se fondant sur ce que le retour des captifs (v. 11-12) doit résulter de la victoire sur les enfants de Javan, rapprochent notre texte de Joël III, 6 : le prophète rêverait de châtier les Ioniens des îles ou de l'Asie mineure qui avaient acheté, sur les marchés de la côte, les esclaves emmenés par les Philistins lors de leur invasion en Juda sous Joram. Il est incontestable que cette explication est fort défectueuse : une guerre contre les Grecs aurait été en elle-même un rêve insensé; en outre, les Hébreux, qui admettaient la légitimité de l'esclavage, ne pouvaient en vouloir aux Ioniens; c'est aux Phéniciens et aux Tyriens seuls que Joël adresse ses menaces : « Je ferai retomber *votre* rétribution sur *vos* têtes (III, 4 et 7). De plus, il ne s'agit pas tant, dans notre texte, de tirer une vengeance que de délivrer des prisonniers encore vivants (*captifs d'espérance*, verset 12). Or, les évé-

(1) D'après le dictionnaire de Gesenius, *Javan* désignerait, dans notre texte et dans Hézéqiel XXVII, 13, une ville de l'Arabie Heureuse. L'hypothèse est gratuite, et elle ne nous fournit aucune solution.

nements auxquels Joël fait allusion dataient de la première moitié du IX[e] siècle (865 environ). Enfin, Joël ne parle que de captifs judéens; il fait uniquement allusion aux événements mentionnés dans II Chroniques xxi, 16-17. Ici, au contraire, il s'agit d'Éphraïm(1). Il n'y a donc aucun rapport entre cette prophétie et celle de Joël. — L'interprétation proposée par Pressel n'est pas plus acceptable : *Javan* désignerait les Grecs, et Sion les Juifs, non pas en tant que peuples, mais en tant que puissances civilisatrices (2). Le prophète aurait l'intuition de la mission opposée des deux races sémitique et japhétique, le conflit lui apparaîtrait déjà comme inévitable, et il ne prédirait rien de moins que la victoire du christianisme sur le paganisme hellénique. Cette explication tombe devant le כי du verset 13. Il est d'ailleurs bien difficile de spiritualiser des détails aussi réalistes que ceux des versets 15 et 17. — Plus simple et plus naturelle est l'explication proposée par M. Bruston (3). Elle consiste à voir dans les *enfants de Javan* tout simplement les Philistins, dont l'origine crétoise et par là japhétique, soutenue par Hitzig et quelques autres savants (4), est confirmée par des inscriptions égyptiennes. Celles-ci racontent que des *Pouleshta* (= Philistins, Pélasges), et des *Tsekkariou* (= Teucriens), venus « du milieu de la mer » attaquèrent Ramsès III par terre

(1) Pressel, *op. cit.*, p. 283-284.

(2) « Javan ist in unsrer Stelle eine culturgeschichtliche Bezeichnung, gerade wie Zion » (p. 291.)

(3) *Op. cit.*, p. 120-123.

(4) Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, cité par Maspero, *op. cit.*, p. 312-313.

et par mer. Ce prince les repoussa, et les rejeta probablement dans la direction de la Syrie (1300 environ). Cette provenance crétoise des Philistins n'était pas ignorée des prophètes (1); elle est même impliquée par un texte du Jehoviste d'après lequel Noé condamne Cham à être l'esclave de ses frères (Gen. x, 25-27). Cette parole suppose la conquête de Canaan (Cham) par les Hébreux (Sem) et les Philistins (Japhet). Cette solution nous paraît de tous points satisfaisante; elle a notamment l'avantage de nous ramener à l'un des peuples mentionnés dans les versets 1-6. Sans doute, nous ne savons pas comment des Israélites étaient captifs chez les Philistins au VIII[e] siècle, mais les documents que nous possédons sur cette époque sont si succincts (2) qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter à cela.

Quoi qu'il en soit, Javan désigne, en entier ou en partie, l'occident, et comme la connexion est évidente entre les versets 12 et 13, les captifs des versets 11-12 ne sont pas ceux emmenés par Touglat Phalasar, comme le pense Pressel (3). Pour l'auteur de ce premier morceau, les peuples de l'ouest et du nord font seuls obstacle à l'avènement du Messie; il ignore donc l'Assyrie, et il écrit non pas sous Achaz ou sous Hézéqia, mais avant le règne de Ménahem. Il suit de là que cette prophétie ne concerne pas l'expédition de Hézéqia contre les Philistins (II Rois xviii, 8),

(1) V. Jér. xlvii, 4; Amos ix, 7; et aussi Soph. ii, 5; Hézéq. xxv, 16; (cf. I Sam. xxx, 14; II Sam. xx, 23; II Rois xi, 4, 19).

(2) Le règne d'Ozzia, qui dura, dit-on, plus d'un demi siècle, ne nous est connu que par 23 versets des Chroniques et 7 versets des Rois!

(3) *Op. cit.*, p. 284.

mais plutôt la campagne plus importante d'Ozzia (II Chr. xxvi, 6-8); d'autant plus qu'à la même époque Jéroboam II rétablissait sa frontière septentrionale (II Rois xiv, 25). En outre, l'espoir du prophète relativement à une réunion des deux royaumes se comprend dans la longue période de paix qui suivit la défaite d'Amatsia par Joas, beaucoup mieux que sous le règne du fils de Remalia ou sous celui d'Osée.

Pour ces motifs, nous ne pouvons partager l'opinion de Pressel sur le verset 9; d'après ce critique (1), le prophète aurait en vue l'intronisation du pieux Hézéqia, qui repoussa Sennachérib sans combattre. Nous voyons dans ce passage une espérance purement messianique.

Tel est, croyons-nous, le sens de cette première prophétie, qui peut être rangée parmi les plus belles du VIII[e] siècle; elle marque un progrès considérable au point de vue de l'attente messianique; si le verset 17 rappelle les espérances un peu matérielles de Joël, d'Amos ou d'Osée, les versets 7-10 ne le cèdent en rien comme netteté de vues, à telle page d'Isaïe ou de Michée.

Le chapitre x, également fort beau soit comme netteté de vues soit comme poésie, offre cependant un moindre intérêt que le précédent.

Le prophète s'adresse aux Israélites du Nord; au lendemain de l'invasion de Touglat Phalasar (2), il

(1) *Op. cit.*, p. 280-281.

(2) Il ne nous paraît pas nécessaire de rattacher cet oracle à une

leur annonce que Dieu les châtie à cause de leur infidélité religieuse (v. 1-2 *a*) et politique (v. 2 *b*). C'est par leur faute qu'ils sont en détresse comme un troupeau sans berger; l'Éternel va punir et ces bergers indignes — les rois d'Israël — et le troupeau rebelle (1) — qui a abandonné les bergers institués par Dieu — (v. 3 *a*). Il va, par contre, récompenser la fidélité relative de Juda (v. 3 *b*-5). Dieu ne veut cependant pas détruire Israël, mais seulement le châtier à salut (v. 9); quand ce but sera atteint, il délivrera Éphraïm de l'oppression (2) et le rétablira (v. 8-12).

Cette prophétie suppose l'apparition des Assyriens; elle paraît se rapporter à leur seconde invasion; en effet, d'après II Rois xv, 20, Touglat Phalasar ne s'arrêta pas, sous Ménahem; tandis que sous Péqach il fit beaucoup de prisonniers, *notamment en Galaad*

sécheresse; le verset 1 fait plutôt allusion à la conduite habituelle des Israélites; on pourrait même admettre que la pluie figure dans ce texte les bénédictions de Dieu en général.

Quant à la connexion qne Pressel decouvre entre IX, 17 et X, 1, elle nous semble absolument factice.

(1) Les *boucs* désignent-ils ici les chefs du peuple, comme dans Jér. L, 8? (Reuss). Ce mot ne serait-il pas employé dans une acception absolument défavorable (cf. Hézéq. XXXIV, 17) et ne désignerait-il pas le peuple d'Israël schismatique opposé aux gens de Juda qui sont restés le troupeau de l'Éternel? Peut-être faut-il combiner les deux sens du mot, et entendre par là le peuple des dix tribus représenté par ses meneurs.

(2) V. *plus haut*, p. 34, note 1. — Pressel traduit très ingénieusement la fin du v. 10. Le texte porte ולא ימצא להם : « et on ne trouvera pas pour eux... » quoi? La plupart des traducteurs adoptent le sens de la Vulgate « et non invenietur eis locus ». Pressel, considérant que ce qui suit est une allusion à la sortie d'Égypte, sous entend דרך, ainsi qu'un ו d'apodose devant le verset 11 : « Si le chemin vient à manquer devant eux, Dieu le fraiera à travers la mer... »

et du côté du Liban (II Rois xv, 29; cf. Zak. x, 10). Ce morceau daterait donc de 734 environ.

Faut-il rapporter aux mêmes événements la strophe magnifique qui ouvre le chapitre xi? (v. 1-3). La mention du Liban le ferait croire. Est-elle postérieure de quelques années, et a-t-elle été écrite au moment de l'apparition de Salmanasar, sous Osée? c'est plus vraisemblable (1). Le prophète voit maintenant que la ruine du royaume du Nord n'est plus qu'une affaire de temps; il ne semble cependant pas que Samarie soit encore assiégée.

A ce morceau de haute poésie succède un morceau de prose très obscur racontant une de ces actions symboliques familières aux anciens prophètes.

Le peuple des dix tribus est comparé à des brebis destinées à l'abattoir; il est exploité par des bergers (rois ou grands personnages) qui ne songent qu'à s'enrichir à ses dépens, — soit qu'ils pressurent la nation, soit qu'ils trafiquent du pouvoir (v. 4-5). — Le prophète est chargé de paître ces brebis, — c'est-à-dire de figurer Jehovah, le pasteur suprême; — il prend deux houlettes, dont les noms symbolisent

(1) Suivant Pressel, ces versets se rapporteraient au moins en partie à l'expédition de Touglat Phalasar contre Damas (II Rois xvi, 9). C'est bien peu plausible.

le *but* poursuivi par Dieu : l'*union* des deux royaumes, et le *moyen* auquel il a d'abord recouru pour ramener Israël : la *douceur* (v. 7). Le prophète débarrasse le troupeau, en un mois, de ses trois bergers ; devant l'indifférence avec laquelle on accueille cette suprême marque de *faveur*, il brise la première houlette : Dieu va essayer de moyens rigoureux (v. 8-10). C'est ce qui a lieu (1) ; quelques rares brebis reconnaissent alors la main de l'Éternel. La masse, toujours indifférente, congédie l'envoyé de Dieu avec un salaire dérisoire, que celui-ci jette dans le Temple, au... (terme inintelligible, renfermant, sans doute, une idée de mépris) (v. 11-13). La seconde houlette est alors brisée : Dieu renonce à son dessein devant l'obstination d'Israël, qui s'exclut lui-même de la théocratie (2). Puisque ce troupeau préfère les bergers insensés, le prophète est chargé de lui annoncer symboliquement l'avènement d'un pasteur maudit, pire que les précédents (v. 14-17).

Il est clair que cette action symbolique n'a jamais été accomplie, pas plus que celles d'Osée I et III ; le prophète n'a pas tué de sa main les trois bergers ; il

(1) Le verset 11 implique évidemment que la rupture du pacte avec les nations a commencé à avoir son effet ; il faut donc admettre, ou bien qu'un intervalle assez long sépare le verset 11 du précédent, ou bien que la première partie de l'action symbolique est rétrospective, la houlette *faveur* ayant été rompue *en réalité* lors de l'apparition des Assyriens dans le royaume du Nord ; mais comment expliquer le verset 8 dans cette seconde supposition ?

(2) Le prophète agissant au nom de Dieu et pas au nom de Juda, ce passage ne peut signifier que « Juda se désintéresse complètement du sort d'Israël et l'abandonne à sa malheureuse destinée » (F. Montet, *op. cit.*, p. 35).

n'a pas fait entre le verset 11 et le verset 13 un voyage à Jérusalem; il n'a pu garder la seconde houlette pendant le désastre militaire que suppose le verset 11. Nous avons affaire soit à un discours prononcé tel quel à Samarie (1), dans lequel le prophète expose aux Israélites, sous une forme saisissante, le plan de Dieu à leur égard, — soit plutôt à la relation imagée d'un ministère politico-religieux rempli auprès des Samaritains. Pendant ce ministère, notre auteur aurait prononcé des discours dont nous aurions un aperçu dans les versets 4-6, 9, 12, 15-17, — et accompli des actions symboliques indiquées sommairement par les versets 7, 10, 14. Le verset 8 ferait allusion à des menées politiques.

Quels sont maintenant les événements historiques en question? *Les* trois pasteurs ne peuvent évidemment pas désigner Zakarie, Sallum et Ménahem ou bien un troisième usurpateur omis par le livre des Rois (Bunsen, Hitzig, Ewald, Kuenen, Renan). Comme le fait remarquer M. Bruston (2), l'article montre qu'il s'agit d'un triumvirat, et le seul triumvirat que l'on puisse découvrir à cette époque serait celui de Péqachia et de ses deux acolytes Argob et Ha-Arié; comme il ressort de II Rois xv, 25, que ces trois personnages furent massacrés à la fois, les mots « en un mois » s'appliqueraient à l'ensemble de cette révolution. Cependant, il faut convenir que l'identifi-

(1) Et non pas « en Juda, à l'abri des colères de ceux qu'il censure » (*Ibid.*, p. 39). M. Montet attribue ailleurs plus de courage aux prophètes (Cf. p. 51).

(2) *Op. cit.*, p. 130-131.

cation de Péqach avec le prophète, c'est-à-dire avec Jehovah lui-même, serait bien étrange, surtout si l'on considère comment ce même Péqach serait caractérisé dans les versets 16-17. Le prophète se serait-il abaissé jusqu'à conspirer au profit d'un homme tel que le fils de Remalia? Du reste, la malédiction du verset 17 ne convient-elle pas tout particulièrement à Osée, sur qui tomba le châtiment suprême. Nous inclinerions donc à croire avec Pressel (1) que ce morceau date du début de son règne (2); mais quant au drame du verset 8, nous ne pouvons pas y voir, avec ce critique, le meurtre de Péqach, de son grand-prêtre et de son prophète de cour (??) tués par Osée, parce que, encore une fois, le prophète ne peut s'identifier avec le prince qu'il maudit au verset 17. Nous pensons plutôt, avec Reuss (3), que l'événement en question ne nous est pas connu. (Il est à remarquer, d'ailleurs, que le verset 5 fait allusion à des faits complètement ignorés.)

Telles sont les quatre prophéties dont se compose l'écrit du premier Zakarie. Deux opinions extrêmes ont été émises relativement au lien qui les unit. Pressel (4) voit dans ces trois chapitres une prophétie unique, écrite sous Hézéqia; c'est absolument inadmissible : l'horizon politique et prophétique change à

(1) *Op. cit.*, p. 314-315.

(2) Il serait, dans ce cas, antérieur aux versets 1-3. A la vérité, nous n avons proposé une date pour ces trois versets que sous toute réserve.

(3) *Op. cit.*, vol. I, p. 191-192.

(4) *Op. cit.*, p. 299, 300, 307.

vue d'œil de l'un à l'autre. M. Renan (1), au contraire, attribue ces prophéties à des auteurs différents, ce qui est arbitraire; la date de 760 environ convient au chapitre IX, et le chapitre XI est antérieur à 722; la beauté littéraire et l'inspiration se soutiennent d'un bout à l'autre; l'unité d'auteur est très vraisemblable (2). Bien qu'il ait exercé au moins en partie son ministère dans le Nord, cet auteur était sûrement un Judéen, et il nous paraît très naturel de l'identifier avec ce Zakarie, fils de Iebérékia, dont nous avons parlé plus haut.

2° Le second Zakarie.

En abordant ce second fragment, nous pouvons dire avec Jérôme : « Ab obscuris ad obscuriora transimus, et cum Moyse ingredimur in nubem et caliginem; abyssus abyssum invocat in voce cataractarum Dei » (3). « Les allusions incessantes à des faits à la fois inconnus et décrits d'une manière plus qu'énigmatique... expliquent les tâtonnements de la critique et le désespoir de ceux qui sont assez sincères pour ne pas attribuer à leurs conjectures plus de valeur qu'elles ne sauraient avoir » (4). Nous renonçons

(1) *Op. cit.*, vol. II, p. 444 et 461.

(2) Elle est un peu plus difficile à admettre si l'on suit la chronologie traditionnelle; dans ce cas, il faut placer le chapitre IX vers 785, un demi-siècle au moins avant le chapitre XI.

(3) *Ap. Lange, vol. cit.*, p. 7.

(4) Reuss, *op. cit.*, vol. I, p. 349.

donc par avance à rendre compte des détails, nous bornant à rechercher la suite des idées qui est relativement claire.

Nous divisons cet écrit, non pas en trois prophéties (Kuenen, M. Bruston), mais en deux, XII-XIII, 6 et XIII, 7-XIV (Pressel, Reuss). Les deux se rapportent aux mêmes conjonctures ; mais de l'une à l'autre l'auteur a changé d'avis sur l'issue.

D'après la première, Jérusalem va être assiégée ; dans leur folie, toutes les nations de la terre s'essaieront (successivement) à la renverser ; Dieu les frappera d'étourdissement (1). Il ouvrira, au contraire, les yeux des habitants de Juda (2), en sorte que tout conflit intérieur cessera devant le danger (v. 2-5) (3). Le peuple, uni dans un commun effort, triomphera de ses adversaires (v. 6), et Dieu aura soin que la rivalité ne renaisse pas du succès (v. 7). Force incomparable du royaume de Juda protégé par Jehovah (v. 8-9).

A la suite de cette délivrance, le peuple et les princes eux-mêmes s'humilieront devant Dieu au sujet d'un meurtre commis par la nation (4) ; un deuil

(1) Ne pas entendre par là un étourdissement tel que celui des Syriens dans II Rois VII ; ce serait mettre le verset 4 en contradiction avec le verset 6. Le « délire » des nations consistera au contraire à courir à leur perte en attaquant Jérusalem.

(2) Nous ne songeons pas à traduire ainsi le troisième vers du verset 4 ; nous analysons simplement.

(3) Allusion à une rivalité ou à une crise qui nous est inconnue ; la traduction proposée par Reuss pour le verset 2 est très forcée, et n'explique pas le verset 5.

(4) Le texte porte « ils regarderont vers *moi* qu'ils ont percé » (אלי)

national sera célébré, deuil aussi général et aussi solennel que celui du roi Josia, aussi profond que celui d'une mère pleurant son fils unique (v. 10-14). Dieu aura égard à ce repentir et effacera le péché commis (XIII, 1).

Ce ne sera pas une émotion passagère : l'impiété sous ses diverses formes prendra fin ; les idoles disparaîtront ; les faux prophètes seront en telle abomination que leurs propres parents ne remettront à personne le soin de les punir de mort, selon la loi (Deut. XVIII, 20). Du reste, eux-mêmes rougiront de leurs mensonges ; ils renieront leur profession, et ne pouvant faire disparaître les traces de leurs incisions magiques (1), ils inventeront une explication quelconque (2) pour en déguiser l'origine (v. 2-6).

la variante אליו est fort suspecte, de même que le changement de voyelles proposé par Bleek, d'après Jean XIX, 37, la leçon la moins claire étant généralement la plus exacte. D'ailleurs, le sens ne fait question pour personne, Jehovah pouvant fort bien s'identifier avec son serviteur. Le défaut de la leçon courante est plutôt d'ordre grammatical : le changement de personne est un peu brusque : « ils regarderont vers *moi*... ils *le* pleureront... » Pour éviter cela, M. Bruston propose de lire, en modifiant simplement l'accentuation : « ils regarderont vers moi ; [celui] qu'ils ont percé, ils le pleureront. »

De quel meurtre est-il ici question ? le martyre d'Isaïe sous Manassé est un fait trop incertain et trop vieux ; notre texte vise probablement le prophète Urie, martyr sous Joïakim (Jér. XXVI, 20-23).

(1) Cf. pour cet usage I Rois XVIII, 28 ; et peut-être aussi Jérémie XLVIII, 37.

(2) Pressel (*op. cit.*, p. 340), et M. Havet (*art. cit.*, p. 808), voient dans la fin du verset 6 une allusion à la rude éducation en honneur chez les Juifs. D'après M. Renan (*op. cit.*, vol. III, p. 337), cela voudrait dire que « des parents sages voyant leur fils tourner au métier de prophète..., le roueront de coups pour l'empêcher de devenir un être funeste » (??). Suivant Reuss (*op. cit.*, vol. I, p. 357), « l'auteur

Il est évident qu'il ne s'agit ici que des faux prophètes; l'auteur fait à peine la distinction, d'où il faut conclure avec Reuss que les imposteurs formaient alors la grande majorité. L'interprétation de M. Renan est assez fantaisiste :

« Il (le prophète) met sur le même pied... la fin de l'idolâtrie et la fin du prophétisme; tant l'institution avait été dépréciée... Les écoles les plus diverses arrivaient à proclamer que bientôt la prophétie serait le bien commun de toute la communauté et non le privilège de quelques-uns (Joël, III, 1 (1); Jér. XXXI, 33; Zach., endroit cité)... Les personnes familiarisées avec l'histoire religieuse ne seront pas plus surprises de voir les premières paroles contre le prophétisme sortir de la bouche d'un prophète que de voir les protestations contre le cléricalisme du moyen âge émaner de prêtres et de moines. Combien de prêtres notre siècle a vus pester contre leur soutane et soutenir qu'un jour on y préfèrera le bourgeron! Le cri de réforme contre les abus du sanctuaire part toujours du sanctuaire. Il était naturel que la satire des prophètes vint d'un homme portant le « manteau de poil » (2).

Il n'est malheureusement pas aussi naturel de mettre en parallèle les prophètes du VII[e] siècle et les clergés modernes : *vrais* et *faux* prophètes ne se regardaient pas comme membres d'un corps unique dont l'abolition ou seulement l'épuration aurait été nécessaire; ils se considéraient bien plutôt comme rivaux, comme adversaires naturels les uns des autres; chaque parti anathématisait l'autre et reven-

fait dire au ci-devant prophète une absurdité, précisément pour faire ressortir l'extrême discrédit dans lequel un pareil prophétisme sera tombé ». Peu nous importe.

(1) = II, 28.

(2) *Op. cit.*, vol. III, p. 336, 338, 339.

diquait pour lui seul le droit de porter le « manteau de poil » (1).

Cette prophétie optimiste est forcément antérieure à la première prise de Jérusalem par Naboukoudourroussour. Elle fut peut-être prononcée à l'approche des troupes chaldéennes, syriennes, moabites et ammonites qui attaquèrent Joïakim (604 ou 600). Le meurtre d'Urie était alors un fait très récent. La chute de Ninive et la défaite des Égyptiens étaient bien de nature à exciter les espérances des Judéens, qui virent sans doute dans la bataille de Gargamish comme une revanche de Meguiddo.

La seconde prophétie (XIII, 7-XIV) débute brusquement par l'annonce d'un châtiment; les promesses qui précèdent n'ayant ramené ni la maison de David ni le peuple, Dieu va frapper *son* berger (celui à qui il avait confié *son* troupeau, qu'il avait *associé* à son

(1) D'ailleurs, l'interprétation de M. Renan étant admise, le rapprochement entre Zak. XIII, 3-6 et Joël II, 28 reste un peu forcé. Ces deux propositions : « à l'avenir, personne ne prophétisera plus », et « dorénavant, tout le monde prophétisera », ne sont point identiques. Comment M. Renan n'a-t-il pas saisi la nuance?

M. Havet *(art. cit.,* p. 807) va plus loin que M. Renan : « L'homme qui s'est donné pour prophète avoue son mensonge... probablement, il ne *prophétisait* que par écrit, et ne prenait pas le costume ni les allures de prophète ». Et il estime que cette suppression de la prophétie a une cause politique : « S'il y a encore des *prophéties,* c'est à la condition qu'elles soient très discrètes. Si chez nous un pouvoir supprimait la presse, il n'en aurait pas moins ses journaux. La prophétie de *Zacharie* est une prophétie de gouvernement ». M. Havet trouve que « ce passage est fort curieux ». A qui la faute?

œuvre), et les brebis seront dispersées. Un tiers seulement restera : les faibles, les humbles. Dieu purifiera ce tiers pour en faire son peuple (v. 7-9) (1).

Jérusalem, en effet, sera prise et saccagée, mais une partie de la population y sera laissée (v. 1-2); puis l'Éternel paraîtra, et culbutera par un cataclysme les peuples qui auront été les exécuteurs inconscients de son jugement (v. 3-7 *a*). Tous les hommes s'enfuiront devant sa face, même le *reste* de Juda (v. 5) (2). Quand les ténèbres de ce jour terrible seront

(1) Plusieurs critiques font de ces trois versets un oracle distinct; i nous semble plus naturel de les réunir à ce qui suit, les trois idées qu'ils expriment étant développées au chapitre XIV (la guerre, XIII, 7 et XIV, 1-2 *a*; le triage, XIII, 8 et XIV, 2 *b*; la purification finale, XIII, 9 et XIV, 8-11 et 20-21 *passim*). La différence entre le *tiers* (XIII, 8) et la *moitié* (XIV, 2) est insignifiante (V. Reuss, *op. cit.*, vol. I, p. 357).

Cette marche parallèle suffit à faire rejeter l'opinion d'Ewald, qui rattache les versets XIII, 7-9 à la fin du chapitre XI. D'ailleurs, le berger de XI, 17 abandonne ses brebis, tandis que le troupeau du chapitre XIII se disperse à la mort de son pasteur.

(2) La plupart des critiques pensent que ce cataclysme accompagne simplement la venue du Seigneur sur la terre. La fin du verset 7 et les versets 8-11 prouvent que l'apparition de Dieu a suffi à mettre les nations en déroute. — D'autre part, la dislocation de la montagne des Oliviers n'a pas pour effet de favoriser la fuite des Judéens (Reuss, *op. cit.*, vol. I, p. 358), car Jehovah ne vient pas débloquer les assiégés (le siège s'est terminé au verset 2 par une effroyable déportation); il vient châtier les nations qui ont châtié Jérusalem. Du reste la comparaison avec le tremblement de terre sous Ozzia suffirait à établir le sens que nous adoptons. La pensée du prophète est fort belle : 1° Juda réduit au tiers de ses habitants, et aux plus faibles, ne peut châtier les nations; 2° toute revanche en appelant une autre, une victoire sanglante remportée par les Judéens serait une mauvaise préparation au rôle de Jérusalem dans la suite. Pour ce double motif, l'Éternel en personne vient punir les nations, et le prophète s'abstient de décrire ce mystérieux combat (v. 5).

dissipées, Jérusalem délivrée de ses ennemis apparaîtra restaurée et transfigurée (1) au milieu d'un monde converti à Jehovah (v. 7 *b*-11). Dès lors, le *reste* des nations, devenues de simples tribus d'un royaume unique, viendra adorer à Jérusalem, et prendre part à la plus joyeuse des fêtes (2); sinon, Dieu les châtiera en les privant de pluie (3). L'Égypte elle-même n'est point à l'abri de cette punition (v. 16-19). Enfin, à Jérusalem, il règnera une pureté si parfaite que les distinctions légales seront abolies, si profonde que les animaux et les objets eux-mêmes seront sanctifiés (v. 20-21).

La suite des idées nous a contraint de laisser de côté les versets 12-15. Cette strophe, qui dépare l'ensemble dans le fond et dans la forme, est probablement une interpolation. En effet :

1° Après le verset 11, le verset 12 arrive tout à fait mal à propos; la suite naturelle est au verset 16 : Jérusalem sera en sécurité — [CAR] les nations qui montaient jadis pour l'attaquer y monteront désormais pour adorer.

2° Cette strophe fait double ou quadruple emploi avec les versets 3-4 : après que Dieu a combattu les nations et mis son peuple en sûreté, voici qu'il les frappe, bêtes et gens, d'une plaie immonde; en même

(1) Les eaux vives du verset 8 et l'affaissement du sol autour de Jérusalem (v. 10) sont évidemment des figures.

(2) On peut aussi voir un rapport entre la fête des Tabernacles (fin des récoltes, actions de grâces) et la privation de pluie (absence de récoltes).

(3) Remarquez ici encore l intervention des forces de la nature, c'est-à-dire l'action directe de Dieu, sans intermédiaire humain.

temps elles s'entretuent; Juda vient alors donner un dernier coup à son ennemi tombé (1) et prendre le butin!

3° Que l'on rapproche la première moitié du verset 12 et la seconde partie du verset 18; le pléonasme et la contradiction s'enchevêtrent et nous touchons au mot de l'énigme :

Ce verset 18 est très clair dans le texte que nous possédons : « Si la famille d'Égypte ne monte pas, si elle ne vient pas, il n'y aura pas [de pluie] sur elle; [ce] (la sécheresse) sera la plaie dont Jehovah frappera les nations qui ne monteront pas célébrer la fête des Tabernacles ». Mais plaçons-nous en face du texte qui a servi aux Septante : « καὶ οὗτοι ἐκείνοις προστεθήσονται » ne peut être la traduction de ולא עליהם יהיה הגשם (fin du v. 17). Le verset 17 de ce texte ne parlait donc pas de pluie; cela étant, le verset 18 n'était intelligible qu'à la condition qu'on modifiât l'accentuation et qu'on remplaçat ולא עליהם par וגם עליהם. On obtenait ainsi le sens des Septante : « ἐὰν δὲ φυλὴ Αἰγύπτου μὴ ἀναβῇ μηδὲ ἥλθῃ, καὶ ἐπὶ τούτους ἔσται ἡ πτῶσις ἣν πατάξει... etc. » Une question se pose alors : quelle est cette plaie? et un scribe de répondre :

(1) Pressel traduit : « Juda lui-même combattra contre Jérusalem »; de quelque façon que l'on envisage la strophe 12-15, ce sens est inadmissible. On pourrait donner à la particule ב le sens de *avec* : « Juda prêtera main-forte à Jérusalem », on obtiendrait ainsi une allusion aux versets 4-6 du chapitre XII. Ce serait une preuve d'authenticité. Mais le sens le plus vraisemblable et le plus généralement adopté est celui des Septante : « Juda combattra aussi *dans* Jérusalem », ce qui donne une incohérence de plus : les nations ne sont pas dans Jérusalem, ni même autour!

... וזאת תהיה המגפה (v. 12) (1). L'addition de la strophe 12-15 aurait donc été faite sur un texte mauvais que les Septante nous ont conservé. De ce texte mauvais qui la justifiait en quelque manière, elle serait passée dans le nôtre, qui est évidemment le vrai (2), et où elle est absolument inutile.

L'interpolateur ne pouvait s'arrêter en si beau chemin ; ne comprenant pas le motif pour lequel le prophète avait laissé les Judéens de côté, il a écrit le verset 14.

Que l'on remarque, d'ailleurs, comme tout est suspect dans cette strophe que Pressel trouve grandiose : la description prolixe d'une plaie repoussante, le détail oiseux (et transposé) d'une épizootie, et la préoccupation, en un pareil moment, au seuil des temps messianiques, de ne pas laisser perdre le butin ! Peut-on voir là le développement (en tout cas mal placé) de ce verset 3, si sobre et si élevé.

Quoi qu'il en soit, cette seconde prophétie nous paraît dater du règne de Sédéqia, car XIII, 7 semble renfermer une allusion à ce fait que la première

(1) On objectera peut-être que la *plaie* du verset 12 atteint les nations *ayant combattu contre Jérusalem,* tandis que celle du verset 18 frappe les peuples *qui ne monteront pas à la fête des Tabernacles.* Cette contradiction est inévitable, étant donné le *texte mauvais :* les versets 17-18, dans les Septante, contiennent une sorte de tautologie.

(2) Reuss suppose que notre texte a subi quelque altération, « d'abord parce qu'on ne voit pas pourquoi l'Égypte est nommée à part » ; — cela se voit fort bien si l'on place notre écrit après 608 et 605 ; « ensuite parce que la pluie est chose à peu près inconnue en Égypte » ; — l'auteur ne savait-il pas que les cours d'eau tarissent après une longue sécheresse (cf. v. 8), et ne pouvait-il pas prévoir la possibilité d'une interruption des crues du Nil due à la même cause ?

déportation atteignit uniquement les notables de Juda (II Rois XXIV, 14-16).

Débarrassé du passage interpolé, l'écrit du second Zakarie ne mérite pas les critiques sévères de Reuss. Sans doute, le dernier chapitre est déparé par l'enchevêtrement ou l'étrangeté des images : par exemple, le cataclysme des versets 4-7 sert à la fois à disperser les nations, à élever la colline de Sion et à faire couler la source d'eaux vives vers les deux mers. Sans doute, l'auteur se meut dans un cercle d'idées peu étendu, mais il est injuste de lui reprocher « des perspectives nébuleuses dans lesquelles l'étude ne peut pas découvrir ce que l'imagination n'y a pas mis, l'attrait poétique et les grandes idées » (1). M. Renan est mieux inspiré quand il appelle notre auteur « le Grand idéaliste d'Israël », et qu'il le met juste au-dessous du second Isaïe (2). Il y a loin, assurément, de ce fragment à la sublime prophétie qu'on a appelée *le cinquième évangile;* le Messie n'est pas nommé dans ces trois chapitres; mais l'attente messianique les anime, et elle y revêt une forme des plus élevées. Le second Zakarie prévoit une époque de repentir, de purification des cœurs (XII, 10-XIII, 1); il annonce la conversion des peuples et presque la sacrificature universelle (XIV, 16-21). C'était peut-être un prêtre et vraisemblablement un homme peu considérable (XIII, 7 *b)* (3). Comme son continua-

(1) *Op. cit.*, vol. I, p. 349.
(2) *Op. cit.*, vol. III, p. 338.
(3) Nous ne nous risquerons pas à le qualifier de « campagnard »

teur, le second Isaïe, il fut homme d'étude et de méditation plutôt qu'homme d'action ; c'est pour ce motif, sans doute, que leurs écrits ont survécu à leurs noms.

3° Zakarie fils d'Iddo.

Notre tâche est à peu près terminée; les chapitres I-VIII ne soulevant aucune question critique, nous les passerons rapidement en revue pour faire simplement ressortir le contraste qu'ils offrent en face des appendices replacés dans leur milieu.

Nous sommes en 519; les fondations du temple sont posées; les travaux, interrompus pendant quinze ans, viennent d'être repris à la voix d'Haggée; le prêtre Zakarie se joint à lui et exhorte les Juifs à ne pas imiter l'endurcissement de leurs pères; l'événement a donné raison aux anciens prophètes. Revenez à moi, dit Jehovah, et je reviendrai à vous (I, 1-6).

Trois mois plus tard, il encourage le peuple par le récit de huit visions; quatre d'entre elles se rapportent à la sécurité de Jérusalem et à son avenir :

Des cavaliers sont apparus au prophète, la nuit. Ils venaient de parcourir le pays (1) : ils l'ont trouvé

(Kuenen, *vol. cit.*, p. 478); les versets 2, 4, 5 et 6 du chapitre XII ne sont pas assez explicites.

(1) Et non pas *la terre*! la vision des *chars* prouve que le châtiment des nations n'est pas encore un fait accompli.

tranquille; on peut donc bâtir sans crainte, Dieu le veut ainsi, il choisira encore Jérusalem (I, 8-17). Il a vu ensuite quatre forgerons abattre autant de cornes qui représentaient les peuples ennemis (18-21). Dans une autre vision, quatre chars figurant les quatre vents des cieux se sont dirigés vers les extrémités de l'horizon pour faire reposer sur ces mêmes nations la colère de Jehovah (VI, 1-8). Puis est venu un jeune homme qui voulait prendre mesure pour l'enceinte de Jérusalem; mais l'ange de l'Éternel l'en a empêché : la ville sera sans limites, et l'Éternel sera pour elle un rempart de feu, car il s'est réveillé de sa montagne sainte; il appelle les exilés restés à Babylone; il vient habiter au milieu de Sion (II).

Les trois visions suivantes annoncent la purification du peuple :

Le grand-prêtre Jehosua est devant le trône de Dieu comme représentant de sa nation; Satan l'accuse; des vêtements sales symbolisent sa culpabilité. Mais Dieu lui fait grâce, et le fait revêtir de vêtements blancs; il lui promet d'ôter de même les iniquités de tout le peuple, et d'envoyer son *serviteur Germe* (c'est-à-dire le Messie promis par Jérémie) (III) (1). Après cela, un grand parchemin, portant malédiction des parjures et des voleurs, est promené par le vent à travers le pays (V, 1-4). *L'iniquité* est elle-même figurée par une femme assise dans un boisseau; elle est emportée par des femmes ailées dans sa véritable patrie, la Babylonie (5-11) (2).

(1) Nous renonçons à comprendre l'image de la pierre et des sept yeux.

(2) Les anciens Israélites chassaient au désert un bouc chargé des

Plus importante et plus obscure est la vision du *chandelier* (IV).

Un chandelier d'or à sept branches est entre deux oliviers, dont les rameaux l'alimentent directement. Le chandelier, semblable à celui du sanctuaire, figure la nation restaurée; son huile découle, non pas de réservoirs pouvant s'épuiser, mais de deux arbres, symboles d'une source intarissable. Les deux oliviers représentent le sacerdoce et le prophétisme (1); leurs deux rameaux sont, par conséquent, l'image du corps sacerdotal et du corps prophétique actuels (2). C'est à l'aide de ces deux puissances d'ordre purement moral et spirituel, c'est-à-dire par l'esprit de Dieu, que la nouvelle Jérusalem subsistera et triomphera des obstacles. Que Zorobabel ne cherche pas

péchés annuels du peuple; ici, le péché lui-même, dans son principe, est banni du pays; ou plutôt, il ne revient pas de l'exil; en dépit de l'image, c'est évidemment là la pensée du prophète.

(1) Il y a bien quelque incohérence dans l'image : les deux rameaux d'olivier *produisant* l'huile, le nom de *fils de l'huile* n'est pas bien amené.

(2) Tous les commentateurs voient dans les deux *fils de l'huile* deux *oints* (le roi et le pontife). Le sens que nous adoptons est emprunté à M. Bruston *(cours sur l'histoire de la littérature prophétique* professé en 1889-90; cf. *Études sur l'Apocalypse,* Paris, 1884, p. 55-56). M. Bruston développe les arguments suivants qui nous paraissent décisifs :

1° יצהר *(rac.* צהר, *i. q.* זהר, briller) signifie, non pas *huile d'onction* (שמן), mais *huile de lampe;* il faut donc entendre, comme l'a fait l'auteur de l'Apocalypse, non pas deux *oints,* mais deux *flambeaux.*

2° Comment prendre comme symbole de la force spirituelle la royauté, qui du reste n'existait plus.

3° Les rois ne sont jamais donnés, dans l'Ancien Testament, comme « se tenant devant le Seigneur », ni comme organes de l'Esprit de Dieu.

à s'appuyer sur la force matérielle, qu'il compte sur cet Esprit; les plus hautes montagnes s'abaisseront devant lui, et le jour viendra où, aux acclamations du peuple, il pourra poser la pierre du faîte.

Après cela (le texte ne donne aucune date), les exilés restés en Babylonie ayant envoyé pour le temple de l'or et de l'argent, Dieu ordonne au prophète d'en faire des couronnes pour le pontife; ce couronnement symbolise l'avènement futur du Messie, qui cumulera les prérogatives royales et la charge du sacerdoce, qui bâtira le vrai temple de Jehovah, et qui siègera sur le trône même de Dieu (cf. ps. cx). Cette action symbolique fut, sans doute, accomplie en réalité (VI, 9-15).

Deux ans après, sur la demande des Juifs de Béthel, Zakarie prononce un discours prophétique qui conclut à l'abolition des jeûnes en mémoire de l'incendie du Temple, d'abord parce que Dieu n'a pas égard aux jeûnes, ensuite parce qu'un avenir glorieux attend Jérusalem. Que l'on se réjouisse, au contraire; le jour vient où tous les peuples accourront chercher le salut auprès des Juifs (VII-VIII).

Ce prêtre prophète n'égale pas ses deux devanciers sous le rapport de la puissance de l'inspiration ou du souffle poétique. Deux grandes idées doivent cependant être relevées dans son œuvre. Il a admirablement compris l'immense portée de l'exil, cette crise terrible pressentie par le second Zakarie : il s'est rendu compte que le peuple juif devait renoncer

à la vie politique et s'absorber, désormais, dans l'accomplissement de sa mission religieuse. En second lieu, son écrit marque un progrès immense dans l'attente messianique : il conçoit le Messie comme une personnalité supraterrestre, dont la royauté sera purement religieuse et spirituelle. Enfin, il ne faut pas méconnaître ses qualités littéraires : sa langue est pure, et, si le symbolisme de ses visions est souvent obscur, les visions en elles-mêmes sont remarquablement simples, et il en est au moins une qui pourrait inspirer un peintre.

Le fils d'Iddo diffère surtout des deux prophètes avec qui on veut le confondre par son horizon prophétique : il est l'homme de l'espérance. Voici comment il conçoit l'avenir : disparition de tout danger, achèvement du Temple, purification des cœurs, conversion spontanée des peuples, avènement et règne éternel du Messie. Comment prétendre que les événements prédits dans les appendices doivent faire suite à ceux-là ? ou comment supposer soit une catastrophe ignorée, soit une longue suite de désillusions qui aurait bouleversé les vues du prophète ? Cette rapide analyse ne confirme-t-elle pas de tous points les résultats auxquels nous sommes arrivés dans la première partie de ce travail ?

CONCLUSION

L'opinion traditionnelle a-t-elle vécu ? Nous n'osons trop l'espérer. Sans parler de ceux qui dédaignent la critique ou la redoutent, bien des gens se plaisent soit dans cet enchevêtrement de rêveries apocalyptiques, soit dans cette notion de l'inspiration prophétique, en vertu de laquelle on fait prédire à un Juif du VI[e] siècle tel détail isolé de la vie du Sauveur ou de l'histoire de l'Église. Pour nous, nous préférons la méthode dite historique, malgré les aveux d'impuissance auxquels elle est souvent contrainte, malgré l'incertitude de ses résultats sans cesse corrigés les uns par les autres (1). Nous la croyons, en effet, plus conforme à la saine notion du ministère prophétique.

Le prophète, tout le monde le répète et beaucoup

(1) Si la critique historique a le monopole des aveux d'impuissance, nous avons vu plus haut qu'elle n'a pas celui des désacords et des contradictions.

l'oublient (1), n'a pas pour fonction de prédire l'avenir; il exhorte, reprend ou menace ses contemporains; il combat leur aveuglement, il leur montre par avance les conséquences de leurs actions, ou leur dévoile le plan de Dieu à leur égard. Ses discours ont toujours un but pratique; l'avenir y est souvent dépeint, mais c'est afin que les auditeurs en fassent leur profit, et non pas en vue de fournir des armes aux apologètes des âges futurs. « Prédire pour prédire, sans application au temps présent, n'est pas la charge du prophète »; et l'on peut tenir pour fausse, *a priori*, toute interprétation qui détache une prophétie de son milieu historique. « Il y a, dit un pieux critique, une tendance théologique qui, en présence des prophéties, ne se met point en quête de circonstances historiques, et qui traite sans plus de façon de rationalistes ceux qui demandent le contrôle de circonstances locales ou contemporaines. Reste à savoir de quel côté il y a le plus de respect de la parole de Dieu, le moins de violence contre elle et d'arbitraire. La parole de Dieu ne plane pas dans le vide; elle ne s'élance pas sans occasion déterminée, sans aucun point d'attache historique, hors de l'horizon des saints prophètes » (2).

S'il nous était permis d'ajouter à ces paroles notre propre témoignage, nous dirions que cette étude nous laisse sous l'impression, non des *dangers de la critique*, mais des résultats bénis qu'elle est appelée à

(1) V. *plus haut*, p. 5, note 1, l'aveu significatif que laisse échapper la Bible Annotée.

(2) Pressel, *op. cit.*, p. 287-288.

produire. Le Maître n'a pas dit : « Je suis la Tradition, mais : « Je suis la Vérité », et « la Vérité vous affranchira ».

THÈSES

I

L'autorité des divers livres de la Bible se mesure à l'accord de leur contenu avec l'enseignement de Jésus-Christ.

II

Jésus-Christ affirme sa préexistence, mais son enseignement ne fournit aucune base à la doctrine trinitaire.

III

Les notions de *foi* et d'*autorité* ne sont pas contradictoires; mais l'autorité, loin de servir de base à la foi, se fonde sur elle.

IV

L'exégèse rigoureuse du texte doit être à la base de toute prédication.

V

Toutes les fois que la chose est possible, le pasteur

doit faire entrer dans son sermon un peu d'exégèse populaire.

VI

Le prosélytisme est un des devoirs principaux de l'Église en général et des pasteurs en particulier.

VII

Dans une église en progrès, l'importance du clergé doit décliner. Il faut que les laïques croissent et que le pasteur diminue (cf. Jér. xxxi, 34).

VIII

L'Église Réformée doit poursuivre le rétablissement définitif de ses synodes officiels, ou se séparer de l'État.

Vu par le Président de la soutenance :

Montauban, le 10 juin 1891.

C. BRUSTON.

Vu par l'assesseur du Doyen :

JEAN MONOD.

Vu et permis d'imprimer

Toulouse, le 16 juin 1891.

Le Recteur,

CL. PERROUD.

DATE DUE

DEMCO 38-297

BS1665.4 .L34
Etude sur le livre de Zakarie.
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00056 7745